

AEMBA

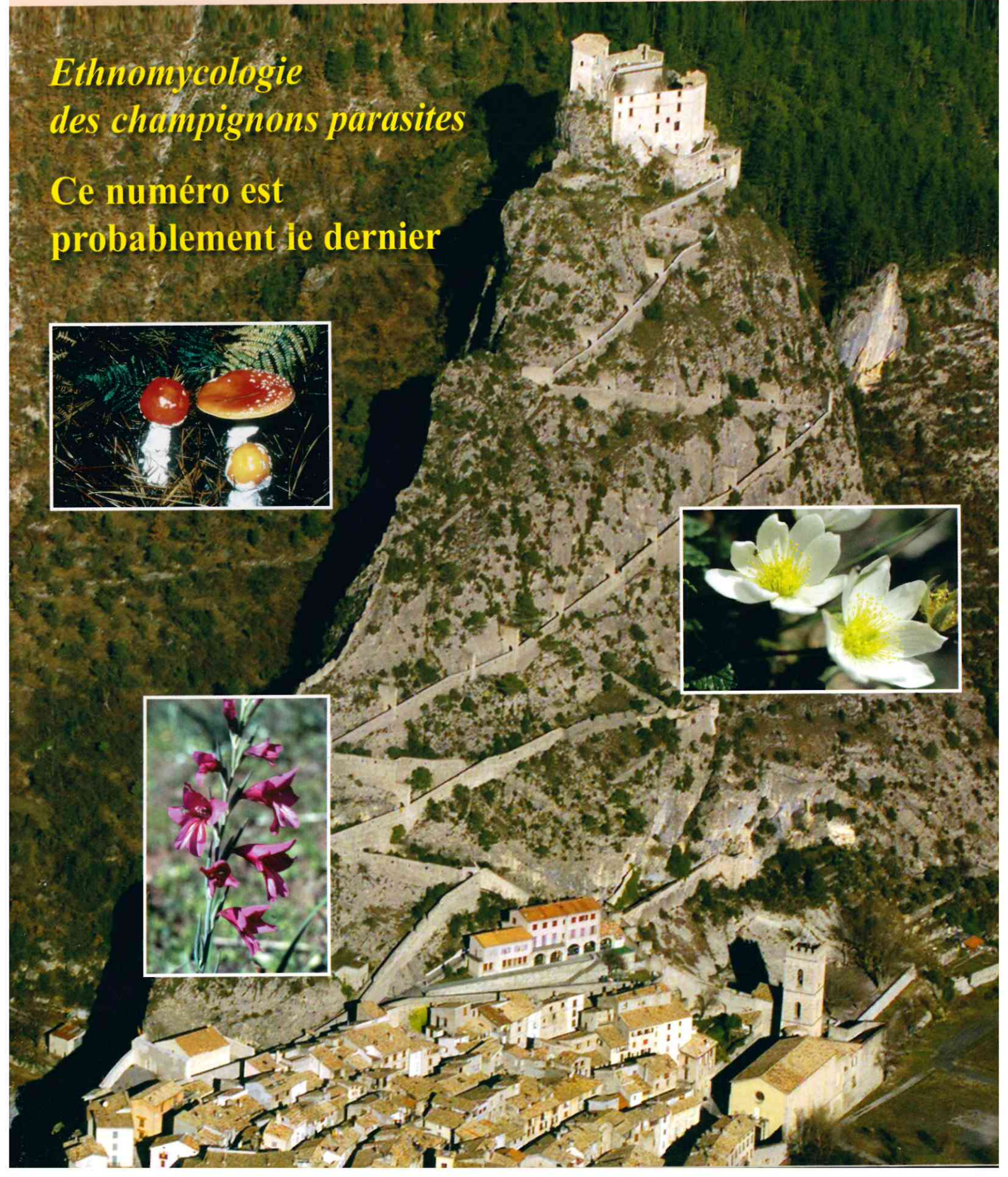
ASSOCIATION
ENTREVALEISE de
MYCOLOGIE et de
BOTANIQUE
APPLIQUÉE

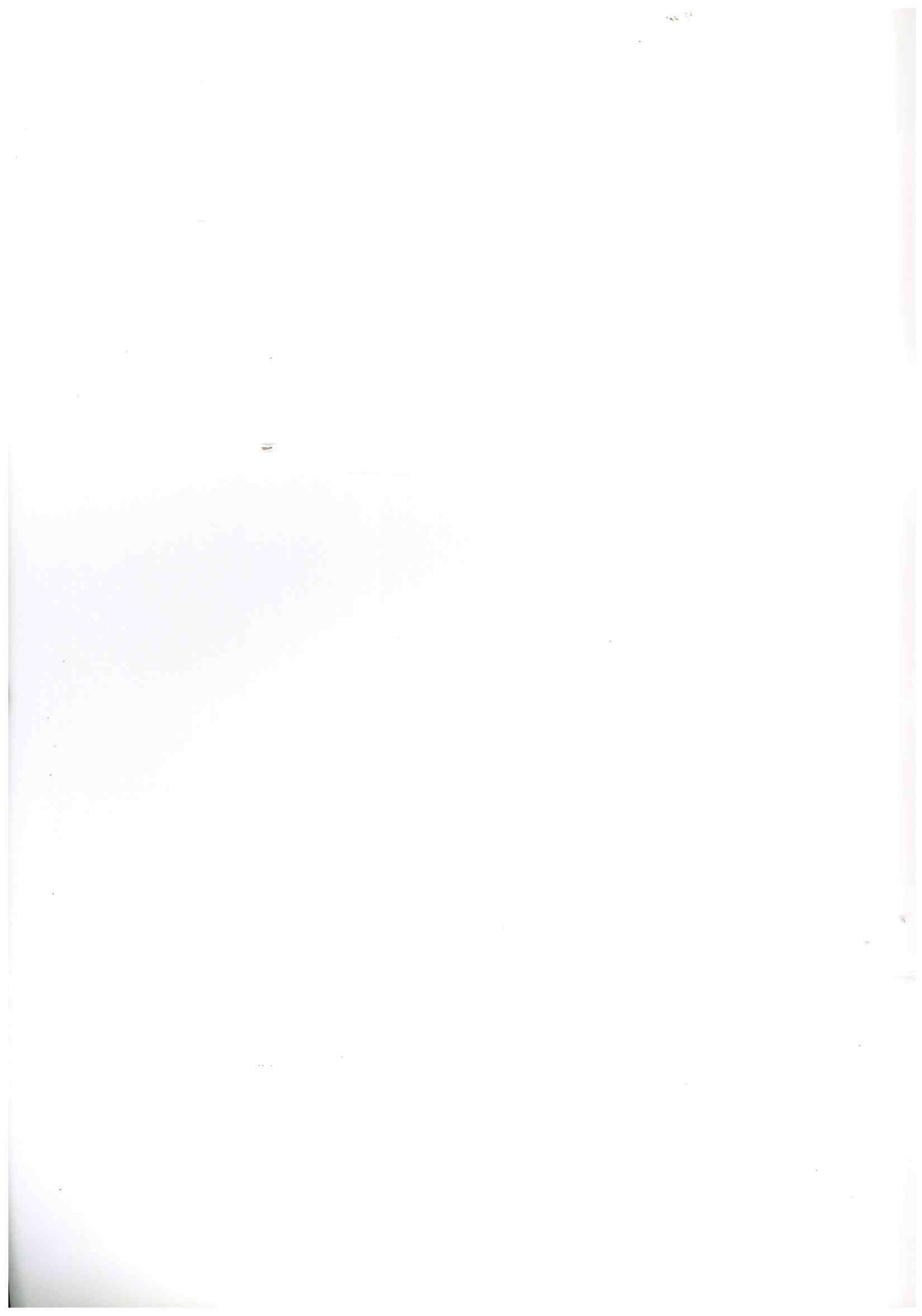
N° 50 Juillet 2009

Le Bulletin

*Ethnomycologie
des champignons parasites*

**Ce numéro est
probablement le dernier**





BULLETIN N° 50 juillet 2009

Page 2 : Ce numéro n'aurait pas dû paraître

Alexandrine Sigaud

Ethnomycologie des champignons parasites : une brève revue

Gianluco Toro

Page -6 : Champignons médicinaux exposés au Mycorama

Tjakko Stijve

Page 7 : L'Affaire du Cèpe d'or

X.-le-Mythomane

Page 9 : Le ramassage des champignons

La rédaction

Page 10 : Éléments pratiques d'autodéfense intellectuelle

Dr Lucien Giacomoni

Page 18 : Mémoires d'un ancien des J.E.C.

Dr Lucien Giacomoni

Page 20 : Révélations nocturnes d'un mycologue extra-lucide

G. Manic-Nicoeliu

Page 22 : Réflexions non exhaustives sur la potentialité toxique des champignons

Dr Lucien Giacomoni

Page 24 : Compte-rendu de l'Assemblée Générale de l'AEMBA (mars 2009)

Page 25 : Nécrologie : Adieu, René-Charles.

Page 26 : Mesdames et Messieurs, on ferme...

Dr Lucien Giacomoni

Page 27 : Annotations

Page 28 : Vos Notes

*« Quand le fait que l'on rencontre est en opposition avec une
théorie régnante, il faut accepter le fait, et abandonner la théorie. »*

Claude Bernard

Responsable de publication : Dr Lucien Giacomoni

Directrice de la Commission du Bulletin : Alexandrine Sigaud

Responsable de la Commission de Lecture : Marie-France Haemmerlé

Abstracts (articles en français) : Fernande Isnardy

Traductions originales (articles en anglais) : Daniel Rémy

Coordination Administrative : Monique Correnson

Mise en forme Publisher : Roger Larcule

Régie : Micheline Kessler, Paulette Guéret, Colette Giacomoni, Geneviève Brun

CE NUMÉRO N'AURAIT PAS DÛ PARAÎTRE

Alexandrine Sigaud, Le Plan de Puget, 04320 Entrevaux
Directrice de la Commission du Bulletin

Ce numéro n'aurait pas dû paraître. Ainsi l'avait décidé, ou presque, l'Assemblée Générale de l'AEMBA en mars dernier. En réalité, ce que nous avons décidé, pour des raisons financières, c'était de surseoir provisoirement à toute nouvelle publication.

Autre complication, l'état de santé de notre président ne lui permettait pas de rechercher les articles auprès de nos correspondants habituels. Il y avait cependant dans nos cartons un important travail de Mr Gianluca Toro et un article du Dr Tjakko Stijve, et nous étions très ennuyés de refuser la publication à ces amis qui nous ont toujours fait confiance.

C'était trop peu pour un bulletin, alors nous avons demandé à notre président de nous faire profiter des articles qu'il avait pu écrire pour d'autres revues, non pas des travaux trop ardues de mycotoxicologie mais, une fois n'est pas coutume, l'un de ces articles un peu marginaux (je prends le risque : le terme, j'espère, ne le choquera pas) qu'il a donnés à des périodiques que la plupart des membres de l'association n'ont pas l'occasion de consulter.

C'est pourquoi nous remercions vivement, pour leur aimable autorisation de reproduire quelques-uns de ces textes, Mme Espérance Bidaud, présidente de la Fédération Mycologique et Botanique du Dauphiné Savoie,

Mr Henri Noguère, président de la Fédération des Associations Mycologiques Méditerranéennes, ainsi que Mr le président et Mr le rédacteur en chef du célèbre bulletin des J.E.C. (Journées Européennes du Cortinaire).

Après quelques hésitations, nous avons décidé d'inclure dans ce bulletin, puisque ce sera probablement le dernier, et puisqu'il sera forcément moins scientifique que les précédents, un article anonyme un peu délirant qui nous est parvenu (posté hors du département), très érudit – mais beaucoup plus en mythologie qu'en mycologie ! Certains membres de l'association étant nommément cités, il s'agit certainement de l'un des nôtres, mais probablement pas le même que ce *Clancularius Plorator* qui nous avait beaucoup intrigué lors du précédent numéro. Au fait, pour ceux d'entre nous qui ont, comme moi, du mal avec le latin, et qui bredouillent un peu leur botanique, j'ai eu la curiosité de chercher sur un vieux dictionnaire la signification de ce nom bizarre. C'était simple : *clancularius*, secret, et *plorator*, pleureur, quelqu'un qui se lamente. Il y aurait donc parmi nos adhérents un incompris qui sait très bien écrire. Peut-être aurait-il dû profiter de cette facilité pour écrire un véritable article sous son vrai nom. Pour le moment, cet inconnu n'est pas identifié et le président, parfois facétieux, affirme avec la plus grande vigueur qu'il n'est pas le *plorator* en question, et nous voulons bien le croire, d'autant qu'il prétend connaître l'auteur et le confondra bientôt.

Même si ce curieux bulletin est différent des autres, nous espérons que vous y trouverez quelque réconfort, et quelques sourires, d'autant que nous avons de grandes craintes que ce soit le dernier. Je voudrais aussi m'associer à l'hommage rendu par le Dr Giacomoni à notre président d'honneur, René-Charles Azéma, récemment disparu. Contrairement à la réputation que certains lui ont faite, il a toujours été avec nous très courtois et d'une grande patience.

ETHNOMYCOLOGIE DES CHAMPIGNONS PARASITES : UNE BRÈVE REVUE

Gianluca Toro, Via S. Fer n° 3 . 10064 Pinerolo, Turin, Italie; e-mail: gianlucatoro@libero.it
Traduction originale de Daniel Remy, Les Palmiers, route de Lasbordes, 11400 Saint-Papoul.

La relation de l'homme avec les champignons parasites remonte probablement à des temps reculés, quand il rencontra des espèces sauvages de plantes et commença à les utiliser pour divers usages en tant que nourriture, médicaments et drogues; utiliser sans danger certaines plantes voulait dire avoir une certaine connaissance des champignons contaminants qui vivaient dessus, et ainsi découvrir leurs propriétés médicinales, psychotropes ou toxiques. Fréquemment, ces champignons donnaient lieu à des intoxications. Dans le passé, les intoxications collectives les plus célèbres et les plus impressionnantes, surtout au Moyen Age furent provoquées par l'*ergot de seigle* (*Claviceps purpurea*); cette espèce peut être prise comme cas de référence et les commentaires s'y rapportant pourraient s'appliquer à d'autres espèces parasites.

Spécialement dans le passé, la contamination par l'*ergot de seigle* était répandue chez les personnes de classes sociales inférieures vivant dans les régions rurales pauvres, où le pain et les autres produits similaires représentaient l'essentiel de l'alimentation quotidienne. Le prix de la farine variait suivant qu'elle était non contaminée ("farine blanche") ou contaminée ("farine noire"), et, évidemment, les pauvres achetaient le produit le moins cher, c'est à dire celle qui était contaminée. Ainsi, l'usage du pain blanc ou du pain noir était une différenciation supplémentaire entre les classes sociales. Compte tenu de ces faits et considérant que dans le passé, les pauvres étaient la majeure partie de la population, il n'est pas surprenant que ces phénomènes n'aient pas été limités à un nombre restreint de personnes mais qu'au contraire ils aient été collectifs.

En ce qui concerne les moisissures, de nombreuses intoxications humaines et animales du passé ont pu être attribuées à des graminées sauvages ou cultivées contaminées par différentes espèces de moisissures s'étant développées sur les farines préparées avec ces espèces et sur des produits dérivés, les soi-disant pains maudits.

En général, de telles intoxications furent interprétées en fonction du contexte général du monde médiéval. Les cas de condition extatique, de possession, d'hystérie collective et d'instabilité émotionnelle furent confondus dans les aspects magiques, visionnaires et superstitieux du Moyen Age, en étant négligés ou interprétés de façon magique, surtout chez les ruraux et pendant des événements particuliers tels que les guerres, les épidémies et les famines.

L'image générale des effets neurotoxiques n'est pas simple, parce qu'on doit prendre en compte le fait que différents facteurs possibles, avec une action additive, multiplicative ou synergique pouvaient coexister sur la même plante à une période particulière de son cycle végétatif. Il pourrait y avoir la contribution d'un ou plusieurs champignons contaminants et de composés endogènes biosynthétisés par la plante elle-même. Peut-être est-il possible de supposer que dans le passé, quand de tels champignons parasites étaient peu connus leur effet était attribué à la plante dans sa totalité. Ensuite, lorsqu'on a pu, d'une façon ou d'une autre maîtriser ces contaminations, il est probable qu'on ait recherché spécifiquement ces plantes afin de tirer avantage des propriétés des champignons contaminants.

Nous n'avons pas de données précises sur le rôle possible des moisissures dans l'induction d'effets psychotropes mais dans certains cas d'ergotisme les moisissures ont pu jouer un rôle, ou bien confondues et liées à l'ergotisme, elles pourraient être considérées comme la cause réelle de certaines intoxications collectives au Moyen Age. En fait, certaines intoxications attribuées à l'ergot de seigle dans lesquelles des tremblements et secousses violentes se produisaient, pourraient être attribuées à différentes espèces de moisissures provoquant les symptômes baptisés « composés tremorgènes ». On les trouve, par exemple, chez *Penicillium janthinellum* (janthitrèmes), *Penicillium paxilli* (paxilline), *Penicillium crustosum*, *Penicillium cyclopium* et *Penicillium palitans* (ces trois derniers produisant des pénitrèmes) et chez *Aspergillus fumigatus* (fumitremorgines). De tels composés pouvaient être accompagnés d'alcaloïdes psychotropes dépendant en général du stock particulier et du substrat de croissance. Une moisissure est rarement uniquement psychotrope, en général, elle est toxique et psychotrope et aussi uniquement toxique. Mais en général, il semble que - si et quand des intoxications psychotropes se produisaient - elles étaient occasionnelles. Avec le temps, les causes furent comprises et expliquées, conduisant à des actions pour contrecarrer le développement des moisissures et obtenir une meilleure conservation des grains, des farines et des produits dérivés.

En laissant de côté *C. purpurea*, nous prendrons en considération dans le présent article les plantes et les champignons parasites les plus significatifs afin de donner une image générale de ce champ de l'ethnomycologie.

Il semble que *Cymbopogon densiflorus* soit employé par les sorciers d'Afrique Centrale et par les chamanes du Tanganyika, ces derniers appelant la plante *esakuna*. Les chamanes fument les feuilles et les fleurs, seules ou en mélange avec du tabac (*Nicotiana* sp.), comme substitut au chanvre (*Cannabis sativa*), afin d'induire des rêves divinatoires et de prédire le futur.

Au Tanganyika, les feuilles et les rhizomes sont connus pour leurs propriétés toniques et astringentes. La plante est aussi connue au Congo, au Gabon et au Malawi.

Cette espèce pourrait être contaminée par des champignons parasites.

Dans l'*Historia naturalis* de Pline l'Ancien les espèces suivantes de *Cyperus* furent identifiées: *Cyperus esculentus*, *Cyperus papyrus* et *Cyperus rotundus*. Les cendres de *C. papyrus* (*papyrus*), prises dans du vin induisent le sommeil. *C. esculentus* et *C. rotundus* (les deux sous le nom de *cyperon*) provoquent la dilatation de l'utérus et si elle est utilisée avec excès, l'expulsion utérine quand elle est prise en tant que médicament.

Une espèce appartenant au genre *Cyperus*, peut-être *C. rotundus*, pourrait être un des composés psychotropes du *kyphi*, le parfum le plus renommé et légendaire produit en Egypte ancienne. On trouve la trace de son utilisation au moins à partir du XVI siècle avant JC. dans un contexte religieux cérémonial sous le contrôle de prêtres.

Il y avait de nombreuses préparations du *kyphi* et le nombre des ingrédients était variable. La recette originale est reproduite sur les murs du temple égyptien d'Edfou, consacré au dieu Horus. Une autre recette est rapportée dans le *Papyrus Ebers*. On croit que Plutarque (*De Iside et Osiride*) a puisé dans Maneton (*De la Préparation du Kyphis*) les ingrédients présentés dans son oeuvre. Une recette pour le *kyphi* est également rapportée par Dioscoride (*Materia medica*).

On prenait le *Kyphi* par fumigation, ingestion et peut-être comme onguent. Il avait deux objets. Premièrement, il pouvait créer un état rêveur de bonheur en purifiant la faculté imaginative et onirique, aider à la communication avec les dieux et élever l'esprit. Le *Kyphi* avait aussi des propriétés médicinales; On l'utilisait pour soigner les maladies pulmonaires, l'asthme, les troubles du foie et pour la purification des intestins.

Une liste d'ingrédients trouvés dans une recette de *kyphi* comprend: de l'aspalathos, du bitume, de la cardamome, de la cannelle, du souchet, du fenugrec, de l'encens, du miel, du genièvre, du lentisque, du mastic (de Chios), de la menthe, de la myrrhe, de l'oli-

ban, de la résine de pistachier, des raisins secs, du rumex, du jonc, du séséli, du datura, du jus de styrax, de l'acore odorant et du vin.

On connaît *Cyperus articulatus* et *Cyperus prolixus* en tant que *piripiri* en Amérique du Sud et ils sont utilisés localement. Certains chamanes (*uwishin*) des Indiens Shuar (Jivaro) boivent un thé préparé avec les racines d'une espèce du genre *Cyperus* comme instrument diagnostique, à la place de l'*ayahuasca*; Ils tombent en transe et parlent avec les morts. Nous nous rappelons que l'*ayahuasca* est la boisson psychotrope typique de l'Amazonie, préparée essentiellement avec la liane *Banisteriopsis caapi*, qui produit des β -carbolines, et le buisson *Psychotria viridis*, qui produit de la DMT. En particulier, les β -carbolines agissent comme inhibiteurs des enzymes monoaminoxidases (MAO), activant par voie orale les tryptamines comme la DMT, la 5-MeO-DMT et peut-être la bufoténine, autrement métabolisées dans notre corps par les enzymes MAO, si elles sont prises seules. Les Shuar ajoutent un extrait de *cyperus* à une préparation de tabac buvable, tandis qu'au Pérou le rhizome de *C. prolixus* (*chicorro*) est séché, mélangé au tabac et fumé afin d'éprouver des effets hallucinogènes. *Cyperus digitatus* (*chicorro*) ou *C. prolixus*, sous forme de rhizomes réduits en poudre, est un additif à l'*ayahuasca* chez les Indiens Sharanahua en Amazonie (Pérou Oriental). Au Venezuela, *C. articulatus* est connu sous le nom de *borrachera*, "enivrante". Ce même *piripiri* est utilisé, toujours en Amazonie pour préparer une boisson aphrodisiaque et un philtre d'amour. *C. esculentus*, connue en Egypte sous le nom de *Habb el'aziz*, est fumé et employé comme aphrodisiaque, tandis qu'en Afrique, les bulbes frais laissés dans du lait pendant un certain temps sont les ingrédients d'une boisson aphrodisiaque traditionnelle.

Le sommet d'espèces contaminées du genre *Cyperus* est employé par les femmes des Indiens Achuar en Amazonie péruvienne pour préparer une infusion à effet ecbolique. D'autres espèces de *Cyperus* sont utilisées comme contraceptif (en Amazonie péruvienne), abortif (au Pérou oriental chez les Indiens Shipibo-Conibo), contre les hémorragies post-partum (au Pérou chez les Indiens Kokama), pour faciliter l'accouchement (en Equateur chez les Indiens Siona et Secoya; ils utilisent spécifiquement *C. prolixus*) et en tant qu'ecbolique (en Colombie, chez les Indiens Tucuma). Les Secoya se servent aussi de *C. prolixus* pour éloigner les mauvais esprits. Au Salvador, une espèce parasitée de *Cyperus* est utilisée contre le mal de dents. Au Venezuela, *C. articulatus*, connu en tant que *piripiri yaca*, trouve une application particulière, à savoir développer l'intelligence des enfants auxquels il est donné sous la forme de rhizome râpé dans de l'eau. Egalement en Afrique des espèces de *Cyperus* contaminées sont employées en ethnogynécologie.

Des espèces du genre *Cyperus* pourraient être parasitées par *Balanisia cyperi* et *Claviceps cyperi*. Le premier produit principalement de l'ergobalansine et de l'ergobalansinine. D'autre part, chez *Cyperus* spp. des alcaloïdes β -carboliniques de la classe du harmala et autres ont été identifiés.

Parmi les espèces du genre *Juncus*, Dioscoride en rapporte une appelée *eyripike schoinos*. Ses graines induisent le sommeil et aussi la léthargie. Pline l'Ancien rapporte deux espèces de *juncus*, *holoschoenus* et *euripicen*. *Holoschoenus* cause des maux de tête et *euripicen* induit le sommeil et la léthargie s'il est utilisé à doses excessives.

En revenant à la recette du *kyphi*, on trouve le jonc. Le mot est la traduction du terme grec *thryon* et renvoie à des plantes appartenant au genre *Juncus*. D'autre part, *thryon* correspond aussi à *strychnos*, qui renvoie à la «pomme épineuse» (*Datura stramonium*).

Les espèces du genre *Juncus* pourraient être parasitées par *Claviceps junci*.

Lolium temulentum était connu pour ses propriétés enivrantes depuis l'antiquité. Dans la Grèce ancienne, le nom correspondant était *aira* ou *thyaros*, "la plante de la frénésie". Les paysans grecs l'enlevaient avec un instrument appelé *airapinon*, littéralement "buveur d'*aira*", en référence à une personne enivrée par cette plante. Aristote (*De somno*) la considère comme soporifique, causant des lourdeurs comme certains vins.

Théophraste (*Historia plantarum*) rapporte que la plante trouvée en Sicile n'est pas aussi active que celle trouvée en Grèce. Peut-être que l'ivraie était un des ingrédients du *kykeon*, le breuvage censé être psychotrope des Mystères d'Eleusis. Pline l'Ancien rapporte que le pain fabriqué avec la farine contaminée par les graines de la plante provoquait des étourdissements et qu'en Asie et en Grèce, quand les propriétaires des bains publics voulaient faire sortir les clients, ils jetaient les graines sur des charbons ardents. Dans une pièce de Plaute (*Miles gloriosus*), un personnage dit à un autre qu'il a mangé de l'ivraie, parce qu'il voit des choses qui n'existent pas, tandis qu'Ovide (*Fasti*) rapporte les effets de la plante sur la vue. Celse (*De medicina*) cite l'ivraie dans la liste des ingrédients de la *theriak*, l'antidote célèbre à base d'opium (tiré de *Papaver somniferum*) utilisé dans l'antiquité contre les venins, tandis que dans la Rome impériale elle était parmi les composants du *catapotium*, un breuvage soporifique à base d'opium. D'après certains érudits, les anciens Gaulois et les anciens Germains auraient ajouté la plante, respectivement à la bière et à l'hydromel, afin d'obtenir un effet enivrant.

En Europe, certains noms populaires tels que *Taumellolch* ("l'herbe au délire") et *Tollkorn* ("le blé des fous") en allemand et *ivraie* ("enivrant") en français témoigneraient de la connaissance des propriétés enivrantes de l'ivraie. De telles propriétés étaient évidentes quand la plante était ramassée par erreur en même temps que le blé ou l'orge afin de préparer de la bière. Les graines d'ivraie sont mentionnées dans certaines préparations de sorcières, surtout dans les onguents de vol. Au XVI^e siècle, G Cardano* (*De subtilitate*) mentionne la présence de "graines d'ivraie" dans un onguent magique très efficace, tandis que J. Wyer (*De Lamiis*) cite l'ivraie dans la liste des composants d'un onguent causant des rêves et des hallucinations..

Au Pérou, dans la Vallée de Chiquian (Ancash), les graines, connues sous le nom de *cizana*, sont ajoutées à la *chicha* une boisson fermentée à base de maïs, typique d'Amérique Centrale et d'Amérique du Sud, afin d'accroître sa puissance. Aux Iles Canaries, l'ivraie est connue sous le nom de *borrachera* et est utilisée comme tranquillisant, tandis qu'en Espagne on la nomme *borrachuela*.

Il semble aussi que dans les montagnes du Liban les participants à un culte mystique atteignent l'extase religieuse en consommant un extrait aqueux de la plante ou des graines. En médecine populaire, l'ivraie est utilisée comme abortif, tandis qu'en homéopathie on l'utilise contre les douleurs rhumatismales, l'arthrite, les maux d'estomac, les vertiges et les tremblements. La plante contient de la loline et deux alcaloïdes mineurs dans les caryopses et de la perloline dans la tige. La loline pourrait être produite par le champignon *Endoconidium temulentum*. L'ivraie pourrait aussi être parasitée par d'autres champignons, tels que *Chaetoniium kunzeanum* et *Gibberella subinetii*. Certaines espèces du genre *Ijolium* pourraient aussi être contaminées par *Claviceps phalaridis* et *C purpurea*.

L'action pharmacologique de la loline et de k perloline n'est pas claire du tout. On a émis l'hypothèse que le responsable des effets est principalement la loline, mais aussi que la loline ne serait pas toxique, si bien que le rôle pourrait être joué par les alcaloïdes de l'*ergot de seigle*. L'ivraie pourrait être toxique également pour les bovins.

Paspalum distichum a été proposé comme un des composants du *kykeon*, mais il est originaire d'Amérique et sa diffusion en Europe a eu lieu après k Conquête Espagnole, si bien qu'il ne pouvait pas être présent dans la Grèce classique.

D'après l'ancienne médecine ayurvédique, les graines, amères et un peu sucrées, produisent des flatulences, la constipation et bouleversent l'équilibre physiologique du corps, avec des hallucinations et de la dysurie, mais elles sont aussi toniques, antidote contre les venins et elles soignent les ulcères.

En Inde, *Paspalum scrobiculatum* est connu en sanscrit en tant que *kodrava* et est cité dans les textes védiques. Les graines sont considérées comme narcotiques et vénéneuses après les pluies et produisent du délire chez les humains et les animaux, avec des

tremblements, des vertiges, des suées et l'incapacité à parler et à avaler. Toujours en Inde, les Lodha de Midnapur (Bengale occidental) ingèrent les enveloppes des graines pour induire des "hallucinations rituelles" et utilisent les semences débarrassées de l'involucre pour distiller une boisson alcoolique.

Certaines variétés (*varagu*) ne sont pas toxiques. Pour les Bhil (Inde Centrale), k plante est mangée en tant que nourriture après que les grains ont été nettoyés, hachés et lavés un certain nombre de fois avec de l'eau chaude et froide. A Samoa, les graines sont considérées comme vénéneuses. Toujours en Inde, la plante est utilisée contre les douleurs post-partum.

Au Paraguay, la sécrétion douceâtre (miellat) qui se forme sur les épis de *Paspalum plicatulum* et *Paspalum unispicatum* est butinée par les abeilles et les guêpes, produisant un miel connu en tant que *fic'e* par les Indiens Maka. En grande quantité, il cause des vertiges, des maux de tête et un enivrement et pourrait être létal. On se sert aussi d'un tel miel pour préparer un hydromel et une bière dont l'effet est très intense. En Amazonie, les Shuar d'Equateur utilisent *Paspalum conjugatum* contre les maux de tête.

Les espèces appartenant au genre *Paspalum* pourraient être parasitées par *Claviceps paspali*, qui produit de l'acide lysergique amide (ergine) et de l'acide lysergique hydroxyéthylamide, en plus de paspalicine, paspaline et paspalinine, ces deux derniers possédant des effets trémorgéniques. D'autres espèces peuvent être aussi parasitées par *Claviceps lutea*.

Les indiens Tarahumara du Mexique appelaient *bakana* ou *bakanawa*, nom correspondant à celui du cactus psychotrope *Coryphantha compacta*, une espèce du genre *Scirpus*, probablement *Scirpus atrovirens*.

Elle pousse dans la Province de Chihuahua et c'est une des plantes psychotropes les plus importantes que connaissent les Tarahumara, un narcotique puissant avec un usage local plutôt répandu, en particulier en tant que substitut au *peyote*, le cactus psychotrope *Lophophora williamsii*.

Les Indiens ont un grand respect pour cette plante et craignent même de la cultiver. Ils croient que si la plante est mutilée, elle émet de grands bruits qui mènent à la folie et que la personne responsable pourrait mourir ou devenir folle de façon permanente. Avant de l'utiliser, il faut dédier des chants ou offrir de la nourriture. Les bulbes sont récoltés lors d'expéditions spéciales, ou sont obtenus au cours d'échanges et sont utilisés comme agent divinatoire afin de rêver pendant la nuit. On dit qu'après avoir mangé les bulbes, la personne tombe dans un profond sommeil pendant lequel il entreprend de longs voyages et parle avec les parents défunts; elle y a aussi des visions brillantes et colorées. Quant aux autres utilisations, les guérisseurs l'emploient en tant qu'amulette pour protéger des maladies physiques et mentales, pour soigner ces maladies et aussi contre la douleur. On porte aussi les bulbes sur le corps pour contrecarrer la folie.

Différentes espèces de *Scirpus* sont utilisées ethnomédicinalement par les tribus indiennes d'Amérique du Nord, aussi comme émétiques rituels. Certaines espèces de *Scirpus* pourraient être parasitées par *Claviceps nigricans*.

Des espèces du genre *Stipa* sont utilisées du Texas au Guatemala et dans la Région de Big River (White Mountains). Différentes espèces sont considérées comme enivrantes et narcotiques, par exemple au Guatemala, à la fois pour les humains et les animaux. *Stipa robusta* (l'herbe au sommeil) est connue en tant que *popoton sacaton*, peut-être l'ancien nom aztèque.

Cinq graines seraient suffisantes pour obtenir un effet similaire à celui du LSD. Un "thé" sédatif est également préparé avec certaines espèces.

Les espèces du genre *Stipa*, en particulier *S. robusta* et *Stipa viridula*, pourraient être parasitées par des espèces d'*Acremonium*, produisant de l'ergine, qu'on trouve dans les graines.

Tragopogon pratensis est connu depuis l'antiquité; il est cité par Dioscoride et Pline l'Ancien.

Des informations orales provenant de la région des Vosges nommée "Pays Gallois", témoignent que les vieux le fumaient dans leur jeunesse afin de "voyager dans la lune". Au XIII^e siècle, Hildegard de Bingen (*Physica*) déclare que la plante causerait l'avortement si elle était mangée.

Cette espèce est employée comme nourriture et a des propriétés dépuratives, expectorantes, sudorifiques et astringentes, aussi en médecine populaire.

La plante pourrait être contaminée par *Ustilago tragopogonis-pratensis* (fleurs et graines).

La plante elle-même contient principalement du α - et β -lactucérol et les saponines triterpéniques tragopogonoside A-I.

Vaccinium uliginosum est connu populairement en Allemagne sous le nom de *Trunkelbeere* ("baie à l'ivresse") et au Tyrol on dit que les enfants peuvent perdre la raison s'ils mangent les *Schwindelbeeren* ("baies qui étourdissent"), identifiées comme étant celles de *V. uliginosum*. Peut-être les anciens Allemands ajoutaient-ils les baies à la bière et à l'hydromel dans des contextes culturels. On peut trouver ce genre de bière aussi de nos jours. En Scandinavie, par exemple, en Norvège le jus des baies était traditionnellement utilisé pour préparer une boisson enivrante offerte à Odin, et connue comme "buveur de vin" dans l'*Edda*, une collection de textes mythologiques anciens islandais et norvégiens.

En Sibérie et peut-être aussi en Europe, le jus frais était mélangé à de l'*Amanita muscaria* séchée, qui était mangée directement de cette façon-là ou sous forme de bière, après l'addition d'eau et de levure.

Les feuilles séchées sont fumées ou préparées en infusion. En tant qu'ingrédient de mélanges à fumer on trouve la plante dans le *kinnikinnik* (mélange à fumer à base de tabac, utilisé par différents Indiens d'Amérique du Nord dans la quête de visions) et dans d'autres mélanges avec de possibles effets psychotropes. Par exemple, les feuilles sont combinées avec *Leonotis leonurus*, *Aristolochia triangularis*, *Carica papaya* et *Caltha palustris*.

En ethnomédecine, l'infusion préparée avec les feuilles ou les fruits est employée contre la diarrhée et les troubles de la vessie.

La plante pourrait être parasitée par *Sclerotinia megalospora*. La plante elle-même contient de l'arbutine, de la quercétine et de la quercétine-3-glucuronide.

Certaines espèces de *Phalaris* pourraient être parasitées par *C. phalaridis* et *C. purpurea*. Parmi les espèces les plus connues, on se souvient de *Phalaris aquatica*, *Phalaris arundinacea* et *Phalaris canariensis*. *P. aquatica* contient de la DMT, de la 5-MeO-DMT, de la bufoténine et d'autres composés indoliques non identifiés, *P. arundinacea* contient de la DMT, de la 5-MeO-MMT, de la 5-MeO-DMT, de la bufoténine et quelques β -carbolines, tandis que *P. canariensis* contient de la DMT et/ou de la NMT. Combinées avec des espèces produisant des β -carbolines, par exemple la rue de Syrie (*Peganum harmala*), elles sont utilisées de nos jours comme analogues de l'*ayahuasca*, c'est à dire comme préparations dont le mécanisme d'action pharmacologique est similaire à celui de la boisson amazonienne.

Dans certaines régions, *P. aquatica* est une graminée toxique pour les herbivores. Une telle intoxication est connue en tant que *vertiges du phalaris* et est caractérisée par des troubles neurologiques avec parésie, incoordination, troubles de l'équilibre, tremblements, tachycardie et convulsions, jusqu'à la mort par arrêt cardiaque. On connaissait probablement *P. arundinacea* dans les temps anciens. C'était peut-être le *phalaridos* mentionné par Dioscoride, prescrit haché dans de l'eau ou du vin pour les troubles de la vessie. Elle pourrait aussi être identifiée à la plante citée par Ovide (*Metamorphoses*) dans l'histoire de Glaucus, quand il est dit qu'un pêcheur de Béotie se transforma en dieu de la mer, probablement à cause des effets de la plante. Elle pourrait causer les *vertiges du phalaris*.

Phragmites australis pourrait être contaminé par *C. purpurea* et *Claviceps microcephala*. La plante elle-même contient de la DMT, de la 5-MeO-DMT et de la bufoténine et elle est utilisée comme

analogue de l'*ayahuasca*.

Elle est citée par Dioscoride, Théophraste et Pline l'Ancien. Dans le passé, les graines étaient un des composants d'une boisson fermentée.

Les Indiens Navajos la considèrent comme plante rituelle, liée à un épisode mythique durant lequel l'humanité fut sauvée d'un déluge.

Dans l'antiquité, on disait qu'elle guérissait les dislocations et les douleurs. En Europe, on l'utilise comme diurétique, tandis que les Navajos boivent une infusion contre les problèmes stomacaux et les maladies de peau. La décoction est aussi employée contre l'excès de mucus, la toux, et les douleurs pulmonaires.

Nous nous souvenons aussi d'autres plantes et champignons contaminants.

En Inde, *Eleusine coracana* et *Setaria glauca* sont connus en tant que *soma* en sanscrit et pourraient être parasités par certaines espèces d'*ergot*. *Soma* est le nom d'une plante, d'un breuvage qui en est tiré et d'un dieu dans le *Rig-Veda*, un des textes sacrés des anciens Aryens; l'identification la plus probable du *Soma* est avec *A. muscaria*. En Mélanésie, les racines de *Panicum sarmentosum* sont mâchées avec des noix d'arec (*Areca catechu*) comme aphrodisiaque. Les noix d'arec sont préparées de différentes façons en Inde et dans le Sud-Est Asiatique, surtout pour leurs effets stimulants. *P. sarmentosum* aussi pourrait être parasité par l'*ergot de seigle*.

Dans le genre *Ustilago*, on trouve des espèces croissant sur le maïs, l'avoine et l'orge qui causent des intoxications humaines et animales connues sous le nom d'ustilaginisme. L'ustilaginisme est caractérisé par de l'insomnie, des sensations douloureuses de brûlures, des troubles de la circulation périphérique et par un symptôme psychotonique avec une intense irritabilité similaire à l'ergotisme, mais pas aussi grave et défini comme syndrome pseudo-ergotique. Dans certains cas, de telles espèces sont responsables d'intoxications graves, dans d'autres, elles sont considérées comme excellente nourriture, comme en Inde et au Mexique (au Mexique, *Ustilago maydis* est connu en tant que *huilacoche*, signifiant littéralement "excrescence du sommeil"), tandis que dans d'autres, elles sont utilisées depuis des temps anciens comme médicament pour leurs propriétés vasodilatatrices et utérostimulantes. Les Indiens Ojibway ou Ahnishinaubeg utilisent *U. maydis* comme ecbolique, mais ces derniers le considèrent comme anticoagulant plutôt, que comme hémostatique; en fait, les alcaloïdes utérotoniques de l'*ergot de seigle* ont un effet hémostatique. Les analyses chimiques effectuées sur différentes races n'ont pas mis en évidence la présence d'alcaloïdes de l'*ergot de seigle*, mais peut-être que certaines races chimiques en produisent. Les alcaloïdes utérotoniques d'*U. maydis* sont l'ustilagine, l'ustilagine et l'ustilagotoxine.

Cordyceps capitata est ingéré avec *Psilocybe wassonii* dans des rituels de guérison au Mexique. *C. capitata* est connu sous le nom de *tlakatsintli* ("petits hommes"), tandis que *P. wassonii* l'est comme *siwatsintli* ("petites femmes"); A Tenango del Valle, ils sont considérés comme comestibles. *C. capitata* est parasite de la truffe hypogée *Elaphomyces variegatus*, ou *Elaphomyces granulatus*, appelée *su mundo* ("son monde"). A Veracruz, l'utilisation divinatoire renvoie à *C. capitata*. D'autre part, l'espèce européenne *Elaphomyces cervinus* est connue traditionnellement en Allemagne comme *Hexenpitzel* ("pointe des sorcières") et elle serait utilisée en ethnomédecine pour traiter les états de faiblesse.

On trouve un parallèle intéressant dans la région de Chinantec de la province d'Oaxaca (Mexique), où *Psilocybe mexicana* (femelle) et *Dictyophora phalloidea* (mâle) sont ingérés ensemble. Il semble que *C. capitata* contiendrait de petites quantités de différents composés indoliques.

En ce qui concerne les moisissures, le cas le plus significatif dans lequel une moisissure pourrait être considérée comme responsable d'une intoxication collective fut celui de Pont-Saint-Esprit, une petite ville du sud de la France; Ce fut la célèbre *affaire du pain maudit*.

Dans ce village, en août 1951, environ 300 personnes furent intoxiquées après avoir consommé du pain préparé avec de la farine pro-

-venant du même moulin. Il y eut des personnes hystériques qui criaient, désespérées, désespérées et terrorisées, souffrant d'insomnie, de sensations de brûlures et de convulsions, éprouvant des illusions sensorielles et des hallucinations, telles que des images terrifiantes de tigres et de serpents, et des visions colorées fulgurantes et fantasmagoriques. La situation dura pendant quatre jours. Certaines personnes moururent et tout se termina en l'espace de quelques mois.

Initialement, les explications furent la présence d'*ergot de seigle* ou de méthylmercure utilisé comme fongicide, mais au début des années 80, C. Moreau proposa l'idée que l'intoxication était causée par *Aspergillus fumigatus*. Selon l'auteur, cette moisissure se développe dans des conditions accidentelles particulières favorisées par un environnement humide; en fait le moulin avait été inondé.

Voici une liste des moisissures productrices d'alcaloïdes de l'*ergot de seigle* les plus significatives: *Aspergillus* spp. - *Aspergillus conicus* (alcaloïdes claviniques), *Aspergillus flavus* (agroclavine, élymoclavine, ergocryptine), *Aspergillus fumigatus* (agroclavine, chanoclavine I, élymoclavine, festuclavine, fumigaclavines), *Aspergillus japonicus* (cycloclavine, festuclavine), *Aspergillus nidulans* (alcaloïdes claviniques), *Aspergillus tamaris* (fumigaclavine A) et *Aspergillus versicolor* (alcaloïdes claviniques), *Botrytis* spp. - *Botrytis fabae* (agroclavine, élymoclavine, ergocryptine), *Cunninghamella* spp. - *Cunninghamella blakesleeana* (agroclavine, élymoclavine, ergosine), *Curvularia* spp. - *Curvularia lunata* (agroclavine, élymoclavine, ergocryptine), *Dematiaceae* spp. - *Dematiaceae chodati* (alcaloïdes claviniques), *Geotrichum* spp. - *Geotrichum candidum* (agroclavine, élymoclavine, ergosine), *Isariopsis* spp. - *Isariopsis griseola* (alcaloïdes claviniques), *Mucor* spp. - *Mucor hiemalis* (ergosine), *Mucor subtilissimus* (alcaloïdes claviniques), *Penicillium* spp. - *Penicillium aurantio-virens* (agroclavine, élymoclavine, penniclavine), *Penicillium chermesinum* (costaclavine), *Penicillium chrysogenum* (fumigaclavine A-B, pyroclavine), *Penicillium clavigerum* (isofumigaclavine A), *Penicillium commune* (chémotype II) (isofumigaclavine A), *Penicillium concavo-rugulosum* (chanoclavine I-II, isochanoclavine I), *Penicillium corylophylloides* (alcaloïdes claviniques), *Penicillium crustosum* (festuclavine, fumigaclavine A, pyroclavine), *Penicillium citreo-viride* (cividiclavine, pyroclavine), *Penicillium expansum* (alcaloïdes claviniques), *Penicillium citrinum* (chanoclavine I, costaclavine, epicostaclavine, isochanoclavine I), *Penicillium granulatum* (alcaloïdes claviniques), *Penicillium griseofulvum* (épicostaclavine), *Penicillium implicatum* (époxyagroclavine I), *Penicillium kapuscinskii* (agroclavine I, époxyagroclavine I), *Penicillium oxalicum* (chanoclavine I, festuclavine, fumigaclavine A-B, pyroclavine), *Penicillium palitans* (agroclavine, chanoclavine I, festuclavine, fumigaclavine A-B, pyroclavine), *Penicillium purpurogenum* (alcaloïdes claviniques), *Penicillium roqueforti* (festuclavine, isofumigaclavine), *Penicillium rugulosum* (alcaloïdes claviniques), *Penicillium sizovae* (agroclavine I, 6,7-sec-agroclavine, chanoclavine

I-III, élymoclavine, époxyagroclavine I), *Phoma* spp. - *Phoma medicaginis* (alcaloïdes claviniques), *Pichia* spp. - *Pichia burtonii* (alcaloïdes claviniques), *Rhizopus* spp. - *Rhizopus arrhizus* (fumigaclavine B), *Rhizopus formosensis* (alcaloïdes claviniques), *Rhizopus nigricans* (agroclavine, ergosine, ergosinine), *Trichocoma* spp. - *Trichocoma paradoxa* (alcaloïdes claviniques).

Références

- Cirilli G., 1976, *Le contaminazioni fungine degli alimenti*, Chiriotti Editori, Pinerolo
- Escobedo A., 1998, *Historia general de las drogas*, Editorial Espasa Calpe, Madrid
- Giacomoni L., 1999-2000, "Le Mal des Ardents", *Bulletin de l'A.E.M.B.A.*, 33-34
- Ginzburg C., 1989, *Storia notturna. Una decifrazione del sabba*, Torino, Einaudi
- Müller-Ebeling, C. Rättsch & W.-D. Storl, 1998, *Hexenmedizin*, AT Verlag, Aarau
- Ott J., 1996, *Pharmacotheon. Entheogenic drugs, their plant sources and history*, Natural Products Co., Kennewick, WA
- Rättsch C., 1998, *Enzyklopädie der psychoaktiven Pflanzen*, AT Verlag, Aarau
- Rättsch C. & C. Müller-Ebeling, 2003, *Lexicon der Liebesmittel*, AT Verlag, Aarau
- Samorini G., 1992, "Neurotossicologia delle graminacee e dei loro patogeni vegetali. Un'introduzione", *Annali del Museo Civico di Rovereto*, 7 (1991): 253-264
- Samorini G., 1997, "*Aspergillus fumigatus* Fres. G.", *Eleusis, Piante e composti psicoattivi*, 8 (v.s.): 38-43
- Samorini G., 2000, *Animali che si drogano*, Telesterion, Vicenza
- Samorini G., 2001, *Funghi allucinogeni. Studi etnomicologici*, Telesterion, Dozza
- Samorini G., 2002, A contribution to the ethnomycology and ethnobotany of Alpine psychoactive vegetals, *Acta Phytoterapeutica*, 2: 59-65
- Schultes R.E. & A. Hofmann, 1983, *Botanica e chimica degli allucinogeni*, Cesco Ciapanna Editore, Roma
- Schultes R.E. & A. Hofmann, 2000, *Les Plantes des dieux*, Éditions du Lézard, Paris
- Toro G., 2005, "Kyphi - a travel into another world through a psychoactive composition of ancient Egypt?", *Magister Botanicus Magische Blätter*, 6: 13-18
- Toro G., 2005, "Oneirogeni: una rassegna", *Eleusis, Piante e composti psicoattivi*, 9 (n.s.): 39-69
- Toro G., 2006, "*Tragopogon pratensis*: una specie psicoattiva?", *Il Chimico Italiano*, 3-4: 20-21

* Gerolamo Cardano, savant mathématicien, médecin et philosophe italien est connu en France sous le nom de Jérôme CARDAN (note du traducteur)

CHAMPIGNONS MÉDICINAUX EXPOSÉS AU MYCORAMA

Tjakko Stijve, Sentier de Clies N° 12, 1806 St.-Légier (Suisse)

Il est bien connu que l'utilisation de champignons médicinaux en Extrême-Orient se pratique depuis des millénaires, tandis qu'en Europe et en Amérique leur présentation et vente ne date que des 20 dernières années. En Allemagne, le Professeur Leley à Krefeld et la Prof. Lindequist à Greifswald font tous deux des recherches dans ce domaine.

Une *Gesellschaft für Heilpilze* vend à prix élevé une panoplie de produits dérivés d'au moins 10 espèces de champignons. Comme beaucoup de littérature à ce sujet, la brochure publicitaire qui accompagne ces médicaments ne se distingue pas par sa rigueur scientifique. Le lecteur qui voudrait en savoir plus est invité à consulter le site www.vitalpilze.de

Aux Etats-Unis d'Amérique, l'auteur Paul Stamets, grand spécialiste de la culture des champignons, a découvert depuis belle lurette que la vente des *Mycomedicinals* rapporte bien plus qu'un simple commerce d'ustensiles pour cette culture. Son catalogue offre aussi bien des extraits liquides que des préparations lyophilisées d'environ 20 champignons, bien classifiés dans un tableau selon leurs vertus médicinales.

Toutefois, une note en bas de page informe le client que ces médicaments ne sont pas (encore) approuvés par la Food and Drug Administration... On trouve sur Internet un nombre impressionnant de sites où non seulement on vend ces médicaments non contrôlés à des prix exorbitants, mais également toute une littérature à ce sujet.

L'auteur de cette communication était bien surpris d'y trouver ses propres publications (non médicales) sur *Agaricus brasiliensis*, qui étaient vendues comme tirés-à-part.

Pendant une visite récente au MYCORAMA, le Centre International pour la Mycologie à Cernier, près de Neuchâtel, nous avons pu nous rendre compte que le commerce de tels médicaments s'est bien développé. Ce musée magnifique nous montre les aspects multiples du monde des champignons : la biologie, la culture et la gastronomie sont traitées in extenso, mais on y trouve également une grande exposition consacrée aux espèces médicinales, qui est clairement inspirée par le Professeur Solomon Wasser, éditeur en chef de la revue *International Journal of Medicinal Mushrooms*, publiée par Begell House à New York.

A côté des posters présentant les textes de ce savant, on y voit des vitrines contenant des préparations rencontrées dans le commerce. Nous y apprenons que la Poule de bois (*Grifola frondosa*), aussi connue sous le nom japonais de Maitake, est non seulement vendue en gouttes ou pastilles, mais qu'en Hongrie on en fait même un thé qui porte le nom β - Mate. La lettre grecque indique sans doute le bêta-glucane, principe actif du médicament.

Une autre vitrine nous montre quelques préparations de l'Hydne hérissé (*Hericium erinaceus*), un champignon cultivé et succulent qu'on trouve parfois sur les marchés suisses. Mais c'est seulement devant une exposition de médicaments à base d'*Agaricus blazei* Murrill (ABM) = *A. brasiliensis* = *A. subrufescens*, que nous n'arrêtons plus de nous étonner. Manger ce champignon, également connu sous les noms de « Almond mushroom » ou « Royal Sun Agaricus », serait non seulement bénéfique pour l'homme (une consommation régulière préviendrait le cancer), mais même pour ses animaux de compagnie! Parmi les produits destinés à nos fidèles quadrupèdes, nous trouvons un *Immune Assist for Dogs* et même le *MUSH*, a *medicinal mushroom dietary supplement for pets*. Ce produit provient de *FUNGI PERFECTI*, l'entreprise bien connue de Paul Stamets.

Il est évident que les messieurs fabricants savent bien accroître leurs parts de marché....

En regardant les produits exposés d'un peu plus près, nous nous rendons compte que le savoir mycologique des commerçants est encore assez lacunaire. L'étiquette du produit ABM Royal Sun Agaricus offert par l'entreprise *Core Nutritional Products* montre un champignon bien pâle qui ressemble superficiellement à un Tricholome de St. Georges, sur lequel on a imprimé en grandes lettres « Core Immunity ». Un produit à base de *Cordyceps sinensis* (une espèce brune et bien plus grande que *C. militaris*, poussant aussi sur une chenille) de la même Maison est présenté comme « Core - D-Ceps Energy », mais l'étiquette montre ce même Tricholome !

Mais le comble est un médicament de *Hawaiian Health Products*, qui serait du « pure mushroom powder » de la Royal Sun Agaricus. Comme on le voit sur la photo ci-jointe, l'étiquette montre un champignon blanc, ayant un chapeau hémisphérique puis étalé convexe, des lamelles blanches assez serrées, un anneau blanc et une volve blanche à sac, qui ne rappelle en rien un agaric comestible, mais ressemble plutôt comme deux gouttes d'eau à une amanite mortelle!



L'Affaire du Cèpe d'Or

Parvenu sous le pseudonyme de X.-le-Mythomane

Avertissement : Clancularius Plorator a fait un disciple, à moins que ce ne soit le même individu qui nous expédie ce document et qui signe X.-le-Mythomane. Quelques personnalités de l'AEMBA étant nommément désignées, il s'agit certainement d'un membre de l'association (ou l'un de ses proches). Nous détenons le document original à la disposition des personnes intéressées, ce qui leur permettra éventuellement de constater que nous avons corrigé quelques fautes d'orthographe et surtout d'innombrables fautes de frappe et une impression déplorable (lignes irrégulières, espacements oubliés, etc.). De toute évidence l'individu n'est pas un spécialiste de haut niveau en informatique, mais il semble posséder une certaine culture - ou plutôt, vraisemblablement, une bibliothèque bien fournie... On pourrait intituler ce délire historico-maniaco-dépressif : « Des dangers de la Mycologie chez les âmes simples. »

Une bien sale affaire, en vérité, qui endeuilla toute l'Asie Mineure. Elle débuta au cours du banquet donné par Zeus, le Dieu des dieux, le maître de l'Olympe, en l'honneur du mariage de Thétys la belle néréide. Elle épousait ce jour-là Pélée, un humain, roi d'une ville de Thessalie. C'est Zeus lui-même qui facilita cette union, et pourquoi, alors qu'il se serait volontiers occupé lui-même de la petite ? C'est qu'un oracle avait prédit que si Thétys épousait un dieu, l'enfant qui naîtrait de cette union supplanterait son père. Or Zeus, qui avait déjà fait le coup à son propre père Chronos, préféra s'abstenir. La prudence est mère de la sûreté, disait-il.

Donc, les dieux, entourés des plus belles femmes de l'Olympe et buvant force nectar, à l'instar des membres de l'AEMBA (une association de bons vivants par ailleurs se disant mycologues, ou prétendus botanistes) festoyaient allègrement

des conflits, qui n'était pas invitée. Elle jeta sur la table un Cèpe d'Or qui portait l'inscription : « pour la plus belle », puis elle se retira en ricanant. Or, il y avait là, entre autres, Athéna fille de Zeus et de Métis sa première épouse, déesse guerrière représentant la prudence, mais aussi la perfidie. Était également présente Aphrodite, déesse de l'amour et de la beauté, fille de Zeus et de Dioné de Dodon (elle incarnait bien évidemment le désir charnel). Héra, enfin, sœur et épouse de Zeus, fille de Chronos et de Rhéa, mère d'Arès, ce dieu de la guerre sans merci. Elle représentait la déesse protectrice du mariage, présidant aux activités des femmes et gardienne des enfants. Elle devint cependant, face aux continuelles infidélités de son mari, une épouse jalouse, acariâtre, persécutant continuellement ses rivales et leurs enfants.

Toutes trois se ruèrent sur le pauvre *Boletus auratus* en prétendant chacune mériter le trophée. Zeus blêmit et sentit la sueur couler le long de son dos, voire plus bas, rendant son assise humide et

Tout à coup, surgit Eris, « la discorde », déesse des disputes et

et inconfortable. Se mettre à dos une femme jalouse c'était déjà beaucoup, mais trois, bonjour les dégâts. Il se débarrassa rapidement de la patate chaude en décidant d'un arbitrage. On prit donc pour arbitre Pâris, le prince troyen à la grande beauté, lequel proclama Aphrodite la plus belle. Il faut dire que celle-ci lui promit en cas de succès de lui faire épouser la plus belle femme du monde. Bel exemple de corruption. Héra se retira furieuse en hurlant : « Je vous promets du sang, de la sueur et des larmes ». On la prit très au sérieux car étant native d'Ajaccio, elle ne plaisantait pas avec l'honneur. Et pour y avoir du sang il y en eut, car cette querelle de déesses et de dieux qui manipulèrent le destin des humains aboutit à la catastrophique et interminable guerre de Troie.

La plus belle femme du monde que Pâris enleva avec l'aide d'Aphrodite n'était autre qu'Hélène, la « belle Hélène », la femme de Ménélas, roi de Sparte. Encore une fille de Zeus qu'il eut avec Lédée, femme de Tyndare, roi de Lacédémone, qu'il séduisit en prenant l'apparence d'un cygne. Décidément, il ne reculait devant rien ! Hélène était si belle, avait tant de prétendants parmi les Achéens que son père (pour l'état civil) Tyndare leur fit promettre de respecter son choix et de venir en aide à son époux en cas de nécessité. Fidèles à leur serment, ils s'unirent donc contre Troie afin de reprendre de force la belle Hélène que, malheureusement, Pâris ne voulut pas rendre malgré les manifestations de quelques pacifistes. La guerre désormais était inévitable, la volonté des dieux se fit sur la terre comme au ciel.

Mais qui furent-ils, ces guerriers prêts à en découdre ? Du côté des Achéens : d'abord Agamemnon, commandant en chef des armées, roi de Mycènes et d'Argos, le propre frère de Ménélas ; Achille, le bouillant Achille, fils de Thétis et de Pélée que sa mère trempa dans le Styx pour le rendre invulnérable sauf aux talons.

Un point faible que les sportifs de haut niveau connaissent bien et qui lui sera d'ailleurs fatal. C'est un formidable guerrier ; Ulysse, le rusé, le fourbe, plus malin que Gérard Roquemaure (le poète des oliviers, disciple d'Athéna, que les habitués des journées d'Entrevaux connaissent bien) ; Ménélas bien sûr, particulièrement intéressé. Citons encore Ajax et Patrocle, le grand, le fidèle ami d'Achille.

Pour défendre Troie, cité prospère, puissamment fortifiée, ayant une position stratégique entre mer Égée et Pont-Euxin, sagement administrée par le vieux roi Priam : d'abord et surtout Hector. C'est le fils aîné de Priam, époux d'Andromaque. Il incarne la force, l'adresse, la générosité. C'est un homme de cœur, valeureux dans la bataille mais compatissant, honorant ses ennemis ; il est par ailleurs plein d'affection pour les siens. Bref, c'est un dur au cœur tendre, un bon parmi les méchants. Il y a aussi Pâris, le beau prince, et Énée, autre fils de Priam. Citons encore Pandarus, l'habile archer, et bien d'autres encore qui perdirent la vie dans cette sombre histoire.

Les dieux belliqueux choisirent donc leur camp. Athéna et Héra se mirent du côté des Achéens. Aphrodite, quant à elle, soutint les Troyens. Ô irresponsable Zeus qui s'entoura si mal. Encore s'il eût entouré de lui une équipe féminine aussi harmonieuse, aussi soudée que celle du docteur Giacomoni, le bienheureux président de l'AEMBA, hélas, hélas, hélas ! Les dieux toutefois gardèrent l'œil ouvert car l'incurable bêtise des humains peu s'en fallût que la guerre n'échouât, et alors adieu la vengeance espérée...

Il y eut d'abord ces vents contraires. Pour pouvoir voguer vers Troie et garder son commandement Agamemnon dut, selon Calchas, le devin (traître à sa patrie troyenne) sacrifier sa fille Iphigénie à la déesse Artémis. Il le fit au pris d'une ignoble trahison au grand désespoir de sa femme Clytemnestre qui jura de le lui faire payer un jour. Iphigénie, qui devait épouser Achille, épousa la mort.

Et ce n'est pas tout. Il y eut ensuite la fameuse brouille d'Agamemnon et d'Achille, encore pour une histoire de femmes. Une

belle captive qui fut tout d'abord attribuée à Agamemnon, lui fut par la suite retirée par Apollon. En compensation, il exigeât alors sa cousine Briséis qui était la captive d'honneur d'Achille. Celui-ci, bouillant de colère, se retira sous sa tente et refusa de continuer le combat. Sachant qu'en venant à Troie il y perdrait la vie, prédestiné par les dieux à une vie brève et glorieuse, il ne voulut pas qu'on lui piquât sa minette, et comme on le comprend !

Sur ces entrefaites, Pâris acceptant de rencontrer Ménélas en combat singulier, les belligérants décidèrent d'une trêve alors que les Achéens piétinaient devant Troie, magistralement défendue par un Hector au mieux de sa forme. La trêve n'arrangeant en rien les affaires d'Athéna, elle fit diligence. Elle envoya alors l'habile archer Pandarus pour tuer Ménélas. Il le manqua mais ce fut la fin de la trêve. Ainsi, les combats reprirent de plus belle et malgré les morts innombrables, le sang qui ruisselait, les cervelles éparpillées, et les tripes qui séchaient au soleil, Troie résistait toujours.

Les dieux firent le point : primo il fallait tuer Hector ; deusio : il fallait pénétrer dans Troie à tout prix. Hector ne pouvait être vaincu que par Achille, c'était un décret du destin, ce n'était donc pas négociable. Il fallait donc vite faire revenir Achille dans le combat, alors que la déroute des Achéens se précisait. Les dieux eurent une idée : le vieux roi Nestor proposa à Patrocle de revêtir les armes d'Achille afin de terroriser les Troyens.

Hector tua Patrocle et Achille, fou de douleur, revint dans le combat pour venger son ami. Une astuce élémentaire, mais quels tacticiens, ces dieux ! Achille, bavant de rage, rencontra Hector, ce héros au sourire si doux qui parcourait à cheval le soir d'une bataille le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit (j'aime bien ma phrase).

Contre l'invincible Achille, Hector sentit que c'était irrémédiable. Il fit des adieux déchirants à Andromaque et partit pour son dernier combat. Il mourut en prince en murmurant à Achille médusé : vanité des vanités, tout est vanité ! Puis Achille, assez puéril par certains côtés, traîna son corps déchiqueté derrière son char tout autour des remparts. Cela amusa modérément les Troyens qui n'avaient guère le sens de l'humour.

Cependant, comme dans toute tragédie digne de ce nom, il fallut un traître. Le traître est un personnage central, incontournable, à la fois universel et intemporel. Il y eut Judas l'Ischariote et son baiser passionné, Ganelon, qui coûta la vie à Roland à Roncevaux, quelques maréchaux d'empire et même quelques socialistes. Mais plus près de nous, enfin, et malgré notre indéfectible amitié, l'assassin de Manosque Noël Correnson, surnommé « le crime tranquille » qui, affecté au dosage des pastis, fit des ravages jusque dans le Var et les Bouches du Rhône, les doses en question hélas létales pour bien des convives.

Mais revenons à notre sujet. Ulysse le fourbe imagina de construire un grand cheval de bois dans lequel se cachèrent des soldats Achéens dans le but de pénétrer intra-muros. Ils firent croire aux Troyens qu'il s'agissait d'un cadeau que les Grecs laissaient en se retirant. C'est Sinon, le traître aux ordres d'Ulysse, qui leur fit cette généreuse proposition. Laocoon, le prêtre d'Apollon, pas dupe, affirma bien qu'il se méfiait des Grecs, même lorsqu'ils offraient des cadeaux, mais en vain. On fit taire cet empêcheur d'envahir en rond. Les dieux lui réglèrent son compte, deux serpents immenses jaillirent de l'eau et l'étouffèrent, lui et ses deux fils (voir la statue de marbre au musée du Vatican). Une fois dans la place, les soldats firent le passage aux autres et le saccage put commencer.

La journée fut terrible, l'incendie se vit depuis la citadelle d'Entrevaux. Les hurlements de douleur, les plaintes des agonisants montèrent jusqu'à l'Olympe. Athéna au bord de l'orgasme vociférait : « Tuez les tous, Zeus reconnaîtra les siens ». Héra, de son côté, en proie à une véritable crise d'hystérie, se répandit en imprécations d'ailleurs restées célèbres : « Voir, hurlait elle, le dernier

Troyen à son dernier soupir, moi seule en être cause et mourir de plaisir. » Du pipeau tout ça, car elle se savait immortelle.

La nuit tomba sur ce champ d'horreur. Au lendemain de cette terrible bataille dont un poète, Homère, écrivit qu'elle fut homérique, que restait-il de Troie ? Rien ou presque. Ses murailles ? un tas de pierres calcinées ; ses maisons ? en cendres ; ses héros ? Hector, mort, Pâris, mort, Pandarus, mort, Astyanax le fils d'Hector, mort également ; Énée, enfin, en exil.

Les Achéens, de leur côté, perdirent Achille, Patrocle, et bien d'autres encore. Parmi les rescapés, qui ramenèrent les restes de leur armée : Agamemnon rentra chez lui à Argos où sa femme Clytemnestre l'attendait pour le zigouiller. Ménélas ramena à Sparte sa belle Hélène, satisfait de ne plus passer pour une poire, en racontant partout qu'il était venu, qu'il avait vu et qu'il avait vaincu. Ulysse, quant à lui, s'embarqua pour une longue croisière dans toute l'Asie Mineure, et eut des aventures rocambolesques pendant que sa femme Pénélope, d'une fidélité quasiment pathologique, l'attendait en tricotant des chaussettes au coin du feu.

Les malheureuses Troyennes, Andromaque, Cassandre et toutes les belles furent emmenées en esclavage par les vainqueurs, à l'exception de Polyxène, la jeune sœur d'Hector, qui fut immolée sur la tombe d'Achille.

Leur vengeance assouvie, la jalousie de ces dames provisoirement calmée, les dieux retournèrent à leurs libations et à leurs parties fines, en se promettant encore de nombreux massacres d'humains. Les prétextes, en effet, ne manqueront jamais : la cupidité, la soif du pouvoir, l'or, le pétrole... feront très bien l'affaire.

Mais, me dire-vous, c'est une idée tout à fait saugrenue de raconter ici cette triste affaire. J'en conviens, mais le docteur Giacomoni m'avait dit de parler mycologie et moi, sourd à en rougir de honte, j'avais compris mythologie. Au fait, en remplaçant la pomme d'or par un cèpe, je suis dans le sujet et c'est bien aussi vraisemblable !

D'ailleurs, moi, en mycologie je n'y connais rien du tout.

Concours exceptionnel : le premier abonné du bulletin qui découvre le nom de l'auteur (écrire à la rédaction du bulletin, avec une enveloppe timbrée pour la réponse) recevra une bouteille d'un vin de grand cru et la médaille d'honneur de l'AEMBA avec palmes d'or. L'auteur, sa famille et ses proches jusqu'à la cinquième génération, ne sont évidemment pas autorisés à participer, même s'ils ne sont pas au courant de ce délire.

LE RAMASSAGE DES CHAMPIGNONS

Une loi extrêmement sévère au Queensland, et peut-être un modèle pour protéger quelques espèces en perdition ?



Selon la Loi de Protection de l'Environnement

du Queensland de 1992 et le Plan de protection 2000 de Protection de la Nature (Plantes protégées), tous les champignons ainsi que les algues, les lichens, les mousses et hépatiques et un certain nombre de plantes sont répertoriés en tant que « plantes du programme 1 » et que c'est un délit de prendre ou ramasser une quelconque plante du Programme 1 dans la nature dans tout l'État du Queensland, y compris les propriétés privées sans un permis approprié.

On attend des membres de la Société Mycologique du Queensland qu'ils se conforment à la réglementation en vigueur, et ne fassent rien qui pourrait donner une image négative de la SMQ.

D'après la législation du Queensland, les amendes sont établies en « points de pénalité ». Actuellement, un point de pénalité vaut 75 \$. Toute personne reconnue coupable de commettre un délit à l'encontre des lois mentionnées ci-dessus encourt une amende. Les amendes varient jusqu'à un maximum de 6 000 points de pénalité (6 000 x 75 \$ = **450 000\$**) dans une « zone protégée » c'est à dire les Parcs Nationaux, les Forêts d'Etat, les Réserves Naturelles, etc, ou jusqu'à un maximum de 165 points de pénalités (165 x 75 \$ = **12 375 \$** dans une « zone non protégée » c'est-à-dire n'importe quelle terre du Queensland qui n'est pas déclarée comme « protégée ». **Un exemple à suivre ?**

ÉLÉMENTS PRATIQUES D'AUTODÉFENSE INTELLECTUELLE à l'usage de tout un chacun, et des mycologues amateurs en particulier CONTRE LES MANIPULATIONS MENTALES ET NOTAMMENT L'AMPHIBOLOGIE ET LES PARALOGISMES

Dr L. Giacomo, 04320 Entrevaux
e-mail : lucien.giacomoni@wanadoo.fr

Le sommeil de la raison engendre des monstres

Goya

Avertissement : Ce travail a été publié dans le Bulletin Mycologique Botanique Dauphiné-Savoie, 189, 2008, pages 49-63. Nous remercions Mme Espérance Bidaud, présidente de la Fédération Mycologique et Botanique Dauphiné-Savoie d'avoir bien voulu nous permettre de le reproduire dans le bulletin de l'AEMBA. Il est enrichi d'une citation liminaire de Goya et d'une traduction du résumé par le distingué philologue Daniel Rémy. (Notes infrapaginales en p.28)

Résumé : quiconque s'intéresse à une science et essaie de progresser dans sa pratique quotidienne peut être soumis à des pratiques frauduleuses par des auteurs plus ou moins bien intentionnés. Il convient tout d'abord de définir la *science* (connaissance exacte et approfondie) de la *parascience* ou pseudo-science, qui n'est pas une science (l'astrologie, l'homéopathie, la cartomancie, la numérologie, la télékinésie, le spiritisme, etc.). Nous devons ensuite définir la *fraude scientifique* qui est volontaire (découverte prétendue originale d'un savant renommé, par exemple en manipulant des statistiques ou en révélant des propriétés inconnues de telle substance ou tel rayonnement, etc. Il peut s'agir d'un canular, dans le cas le plus désintéressé, ou d'un plagiat, ou le plus souvent d'une tromperie destinée à satisfaire la vanité de l'auteur). La *manipulation mentale* qui est un degré mineur de la falsification est destinée, elle, dans n'importe quelle branche de la science (voire même dans tout autre circonstance) et pour la propre renommée de l'auteur, à arranger, manipuler, enrichir ou diminuer une théorie, un texte ou une communication à l'intention d'un ou plusieurs amateurs insuffisamment informés.

Abstract : Whoever is interested in a science and tries to progress in his/her everyday practice may be submitted to fraudulent practices from more or less well-intentioned authors. First of all, it is suitable to distinguish *science* (a thorough and accurate knowledge) from *parascience* or pseudo-science, which is not a science (astrology, homeopathy, cartomancy, numerology, telekinesis, spiritism, etc). Then we must define *scientific fraud* which is voluntary (so-called original discovery by a renowned scientist, for example by manipulating statistics or by revealing unknown properties of whatever substance or whatever radiation, etc. In the most disinterested case, it may be a hoax or some plagiarism of most often some cheating meant to satisfy the author's conceit). *Mental manipulation* which is a minor degree of forgery, is, in any branch of science (or even under any other circumstance) and for the sole renown of the author, meant to modify, manipulate, enrich or reduce a theory, a text or a scientific paper, the target being one or several insufficiently informed amateurs.

Définitions : (Notes infrapaginales en page 28)

Amphibologie : Figure de rhétorique qui permet de produire des énoncés à interprétations multiples. Littré parle d'*arrangement des mots d'où résulte un sens douteux*, mais cette définition est considérée aujourd'hui comme trop restrictive : au

sens large, on intègre les *arrangements d'expressions d'où résulte un sens douteux*, et c'est un vaste domaine. C'est la pratique de l'ambiguïté et de l'équivoque qui peut être involontaire et prendre un aspect comique, même sous la plume d'un écrivain réputé ou volontaire sans désir de nuire quand elle est utilisée par un humoriste, ou un plaisantin. Quand elle est volontaire avec le désir de nuire, c'est une *fourberie mentale*, et elle utilise des méthodes très efficaces pour tromper un interlocuteur sans défense.

Paralogisme : C'est un argument ou un raisonnement faux, malgré une apparence de vérité, mais généralement de bonne foi. Quand c'est une méthode de manipulation et de fourberie mentale, qui implique donc la mauvaise foi, on utilise le terme de *sophisme*. Le sophisme est, historiquement, la façon de raisonner de ces célèbres argumenteurs du temps de Socrate, moitié rhéteurs, moitié philosophes, tels Gorgias ou Protagoras, mode subtil et captieux qui avait moins pour but de trouver la vérité que d'embarrasser, d'éblouir ou de tromper en enseignant l'art de parler en public pour développer les moyens de l'emporter sur son adversaire. Aujourd'hui, c'est une technique couramment utilisée par les politiciens, les publicitaires, les mystificateurs ou, ce qui est beaucoup plus grave, par les sectes. « Le sophisme est une erreur ou intervention, sciemment ou inconsciemment, une impulsion étrangère à la recherche même du vrai. » (Littré). Nous ferons donc référence à l'école du doute, à Pyrrhon et aux sceptiques et plus généralement à toutes les philosophies opposées au dogmatisme.

La Fourberie Mentale

« *Des arguments d'autorité n'ont que peu de poids - par le passé il est arrivé à des autorités de se tromper, d'autres se tromperont à l'avenir. Autrement dit, en science, il n'y a pas d'autorité : au mieux, seulement des experts.* » Carl Sagan (1996)

Il existe de nombreux ouvrages de défense intellectuelle en langue anglaise (et de nombreux sites sur Internet qui s'y réfèrent) et très peu en langue française. Nous avons choisi comme référence le remarquable traité du canadien Normand Baillargeon, qui nous paraît à la fois le plus complet et le plus facile à comprendre, même si le sujet est extrêmement difficile, beaucoup plus que ne peut s'imaginer chacun d'entre nous, victime potentielle des redoutables et très fréquentes *fourberies mentales*. Il est indispensable que nous insistions sur les préceptes de qualité critique, tels que les a exprimés le regretté Carl Sagan, astronome mondialement connu et vulgarisateur scientifique de talent, dans son ultime ouvrage (1996), l'année même de sa disparition. Carl Sagan appelait sa technique de réflexion critique *baloney detection kit*, que l'on pourrait traduire par « kit de détection du boniment ». C'est ce « kit » que nous allons tenter de développer, et nous reconnaitrons au passage les différentes méthodes utilisées pour occulter le sens critique des interlocuteurs, depuis l'amphibologie jusqu'aux inépuisables paralogismes, en

passant par toutes les fourberies mentales utilisées par les sophistes, les margoulins et les mystificateurs. Il suffira le plus souvent de transcrire ces généralités en langage mycologique. Voici, entre autres, un bon exemple de fourberie mentale, *l'imprécision volontaire* :

-Le journaliste de *Science et Vie* (ou de *Sciences et Avenir* ou de *La Recherche*) : Mr le Pr Nimbus, vous qui êtes spécialiste des russules, que comptez-vous faire pour simplifier la classification actuelle afin de la rendre accessible aux mycologues amateurs de nos associations ?

-Le professeur : Je vais mettre en œuvre un système qui va utiliser au mieux l'ensemble des connaissances disponibles pour faire face de la manière la plus efficace possible à ce grave problème.

-Le journaliste : Mais encore ?

-Le professeur : Il s'agira d'un plan d'ensemble, très novateur, s'efforçant de prendre en compte chacune des dimensions du problème en ne négligeant aucun de ses aspects macroscopiques ou environnemental...

Ceci est la transcription pour les russules (et pour les mycologues) d'une interview authentique de nature politique, afin d'établir un premier conseil : dans tous les cas de figure, servez-vous du *baloney detection kit*.

Amphibologie : l'art de l'équivoque et de l'ambiguïté

Nous avons expliqué, dans notre définition préalable de l'amphibologie, que beaucoup de mots sont polysémiques, c'est-à-dire qu'ils ont plusieurs sens. Tout l'art de l'amphibologie primaire consistera à jouer sur cette ambiguïté. Voici un exemple, cité par Baillargeon (*op. cit.*) : « Vous acceptez sans difficulté les *miracles* de la science ; pourquoi devenez-vous critiques devant les *miracles* de la Bible ? ». Cette équivoque n'échappera pas à un esprit critique : le mot *miracle* est ici clairement employé dans deux sens différents. Au-delà du mot, nous verrons que l'amphibologie la plus fallacieuse peut jouer sur l'expression entière. Cependant, nous n'insisterons pas sur le thème des définitions conceptuelles et des définitions stipulatives qui doivent beaucoup à Socrate, mais qui nous entraîneraient dans un débat philosophique qui n'a pas sa place ici.

Voyons plutôt quelques méthodes amphibologiques de manipulation mentale :

-1. **l'accentuation** : stratégie rhétorique bien connue, et souvent utilisée par les politiciens, qui consiste à changer le sens d'une affirmation simplement en changeant l'*intonation* avec laquelle on prononce certains mots.

L'équivalent écrit, très utilisé en publicité, consiste à accentuer certaines parties en modifiant la taille des mots ou en utilisant un caractère gras, un style en italique, etc.

-2. **l'éduction** : c'est le terme utilisé par Baillargeon dont nous n'avons trouvé la définition dans aucun dictionnaire, même pas le Littré ni le Lachatre. Nous utiliserions plus volontiers le mot de *caviardage* qui consiste à supprimer plusieurs mots ou plusieurs phrases dans un texte pour donner l'impression qu'une chose est affirmée alors que le texte original pouvait très bien dire le contraire.

C'est une méthode fréquemment utilisée en politique et par les « éducteurs » ou caviardeurs qui opèrent un *charcutage* des critiques littéraires ou cinématographiques

. Notre exemple mycologique s'adresse à un spécialiste des russules, personnage fictif évidemment (nous aurions tout aussi bien pu choisir un cortinariologue, un entomologue,

un agaricologue, etc.) : « La nouvelle monographie sur les Russules du Pr Nimbus, présentée comme l'ouvrage de référence montre une conception très discutable du genre. Annoncée comme une fantastique avancée dans l'étude nomenclaturale par l'analyse critique de la revue *Encyclomyco*, elle comporte un nombre d'erreurs et d'approximations qui ne sont pas dignes d'un ouvrage particulièrement soigné par l'éditeur. »

Caviardage dans la rubrique spécialisée de la revue en question, sous la plume du mycologue zélateur X, spécialiste hautement qualifié, chargé de caresser les ayatollahs dans le sens du poil : « la nouvelle monographie...l'ouvrage de référence...fantastique avancée...ouvrage particulièrement soigné par l'éditeur... ». Moralité : il faut se méfier des citations tronquées, donc de celles qui n'annoncent pas clairement leur référence.

Les recherches du Pr Nimbus *suggèrent* (ou *tendent à montrer*) que *Russula sanguinea*...

-3. **Les mots-fouines** : de l'anglais *weasel words*.

Les mots-fouines font des propositions qui indiquent un énoncé d'un riche contenu, mais la présence d'un seul petit mot (ou groupe de mots) l'a vidé de sa substance. C'est une technique bien connue en publicité, par exemple : la crème amincissante Machin *peut* réduire votre cellulite ; l'anti-rides Chose diminue vos rides d'expression *jusqu'à* 50%. Les mots-fouines ont leur place en mycologie :

Des chercheurs affirment que Russula sanguinea...

-4. **Le jargon** : il est souvent nécessaire (parfois même indispensable) et d'ailleurs tout à fait légitime d'utiliser un vocabulaire particulier pour exprimer clairement certains faits ou certaines idées en milieu spécialisé. C'est en quelque sorte un *argot de métier*. Il existe ainsi un jargon médical, un jargon militaire, un jargon notarial, un jargon philosophique, un jargon mycologique, etc. Comprendre ce jargon, c'est connaître absolument la science ou l'activité qu'il représente, c'est être l'égal ou presque dans ce domaine particulier du jargonneur. Ce langage-là est donc la version noble du mot, mais il faut garder en mémoire que le jargon est avant tout un *langage corrompu* (Littré) : « Chaque science, chaque étude a son jargon inintelligible qui semble n'être inventé que pour en défendre les approches » (Voltaire, *Essai sur la poésie épique*, I). Quand il est utilisé dans une intention malhonnête, le jargon sert à tromper l'interlocuteur, à compliquer artificiellement des choses plutôt simples ou même à masquer l'indigence de la pensée. *C'est une fourberie mentale*. L'exemple typique, qualifié de jargon académique, est la thèse de sociologie soutenue récemment en Sorbonne par une astrologue célèbre est qui est, selon les experts, d'une « inconcevable vacuité ». Ce jargon condense en quelques lignes tout ce qu'on peut imaginer de pire en la matière : références artificielles à des concepts, à des théories et à des auteurs prestigieux, mots et concepts pseudo-savants utilisés sans raison.

Voici une parodie mycologique par le célèbre Pr Nimbus, spécialiste bien connu des russules : « La conception des russulales est en quelque sorte le miroir de l'unicité profonde de l'univers, et rappelle l'*unus mundis* des Anciens, où le monde des champignons était considéré comme un grand tout indivisible. Avec le pseudo-rationalisme de l'après-guerre, la scission s'est faite à contre cœur entre l'esprit profond de la systématique, la raison nomenclaturale et la sensibilité du déterminateur. Cependant, un nouveau paradigme est géné-

12 -rateur d'un intérêt croissant pour ce genre, et ce, nonobstant un rejet rémanent qui perdure, lié essentiellement à la fusion et à l'amalgame fait autour des théories extravagantes des uns et des autres, blablabla, blablabla.»

Mais il y a pire, peut-être, chez les intellectuels authentiques ou supposés tels, ainsi que les a épinglés Chomsky : « Les groupes d'intellectuels (...) se parlent entre eux, et le reste du monde est supposé les admirer, les traiter avec respect, etc. Mais traduisez en langage simple ce qu'ils disent et vous trouverez bien souvent ou bien rien du tout, ou bien des truismes, ou bien des absurdités. » Il y a pire encore (ne désespérez pas, Pr Nimbus !), ce sont les malfaisants qui n'ont qu'une idée en tête : vous tromper parce qu'ils ne savent pas de quoi ils parlent ou parce qu'ils sont totalement dépassés par la concurrence. Alors, ils vont utiliser un *charabia* (langage incompréhensible ou grossièrement incorrect), un *galimatias* (discours confus, embrouillé, inintelligible), un *amphigouri* (écrit ou discours burlesque rempli de galimatias), voire même un *baragoin* (très proche du charabia mais en plus confus), et pourquoi pas du *pathos* (pathétique déplacé pour vous émouvoir si vous avez compris le manège). Nous n'en sommes pas encore au sabir ou au pidgin, mais ça va venir. « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement... » (Boileau, évidemment).

-5. **L'hypothèse de Fox** : l'expérience du Dr Fox, qui eut son heure de gloire au début des années 70, a montré qu'un discours inintelligible, s'il est émis par une source légitime, tendra à être accepté comme intelligible ; l'emploi d'un vocabulaire qui donne l'illusion de la profondeur et de l'érudition peut contribuer à accroître la crédibilité d'une communication. Le Dr Fox, cité comme un éminent spécialiste par les médias, a présenté à plusieurs reprises devant un auditoire « hautement scolarisé » (administrateurs, psychologues, psychiatres, etc.) une conférence intitulée *La théorie mathématique des jeux et son application à la formation des médecins*. L'exposé durait une heure et était suivi d'une demi-heure de discussions. On distribuait ensuite un questionnaire aux auditeurs pour connaître leur opinion sur l'exposé : tous l'ont trouvé clair et enrichissant... aucun n'a fait remarquer que cette conférence était un tissu de stupidités, ce qu'elle était pourtant. Suivons le commentaire de Baillargeon : « Le Dr Fox était en fait un comédien. Il avait l'air très distingué et parlait sur un ton autoritaire et convaincu. Mais le texte qu'il disait, appris par cœur et portant sur un sujet auquel il ne connaissait absolument rien, était truffé de mots vagues, de contradictions, de fausses références, de renvois savants à des concepts n'ayant pas de rapport avec le sujet traité, de concepts creux et ainsi de suite. Bref, du vent, des contradictions et de la pompeuse insignifiance. ». On peut en conclure qu'il faut être vigilant en permanence, et que plus une conférence (ou une publication) est emphatique, grandiloquente, ampoulée ou confuse, plus elle est douteuse. Il n'est pas certain que le Pr Nimbus comprenne son message avant de l'émettre, ou alors il le truque, et s'il ne parle pas le langage que vous parvenez vous-même à comprendre, n'hésitez pas à solliciter des commentaires, des critiques et des réactions... même si vous êtes hermétique à la systématique des russules.

-6. **L'affaire Sokal** : ce canular est encore plus connu que l'hypothèse Fox. Le physicien Alan Sokal, apparemment résolu à apporter son appui aux critiques de la science dans certains milieux académiques, a réussi à faire publier dans une célèbre revue un article scientifique truffé de bêtises considé-

rables et de faussetés concernant la science, lesquelles ont échappé aux éditeurs de la revue. Sokal a ainsi prouvé que dans ces milieux spécialisés certains ne connaissent rien à la science dont ils font si allègrement la critique.

-7. **La tour de Babel du Pr Nimis** : il faut absolument lire le travail (Saussurea, 2005, 35) que le Pr Nimis nous a autorisés à reproduire dans le bulletin de notre association (47, 2007). Il s'agit d'une amphibologie remarquable sur l'interprétation de la nomenclature biologique et de la phylogénie. L'auteur cite tout d'abord *The logic of Modern Physics* de William Bridgman, prix Nobel, qui introduisit la notion moderne de « définition opérationnelle des concepts ». Nous entendons par concept, quel qu'il soit, pas moins qu'un ensemble d'opérations : le concept est synonyme avec l'ensemble correspondant des opérations. « Nous devons exiger que l'ensemble des opérations équivalent à chaque concept soit un ensemble unique, sinon il y aura des possibilités d'ambiguïté dans les applications pratiques que nous ne pouvons admettre. » (Bridgman, 1927). Nimis rend hommage ensuite à Sneath et Sokal pour leur « tentative de sortir la taxonomie biologique du Moyen-Âge » (*Numerical Taxonomy*, 1973), et il explique que le terme *monophylétique* est un acteur important du théâtre nomenclatural moderne. Question : jusqu'où faut-il remonter pour prouver que certains d'entre nous sont monophylétiques ? En tant que descendants d'Adam et Ève, nous sommes tous monophylétiques. Il n'y a pas de limite supérieure ou inférieure au monophylétisme, et par conséquent, *ce terme n'a pas de définition opérationnelle*. « Nous avons de nos jours, écrit Nimis, des moyens opérationnels – et tout spécialement des moyens moléculaires – permettant de mettre en évidence le degré de parenté entre organismes, mais nous n'avons aucune règle opérationnelle pour décider clairement à quel degré de parenté le genre s'arrête et la famille commence. Les rangs taxonomiques essaient de contenir et maintenir dans une seule dimension un réseau extrêmement complexe et réticulé de liens de parenté biologique. Les efforts entrepris pour les rendre « scientifiquement plus corrects » par exemple au moyen de la cladistique ou de la systématique moléculaire, reviennent à cacher l'absence d'une définition opérationnelle. Le problème devient un cauchemar lorsque l'on réalise qu'un rang taxonomique, le genre (...) fait intégralement partie des noms que l'on donne aux organismes. » Et plus loin : « Le mythe du binôme n'a pas réussi à rendre les noms biologiques stables (...) De manière fort ambiguë, le genre fait partie à la fois de la hiérarchie phylogénétique et du nom biologique. Les genres sont comme des virus, ils sont porteurs de dangereuses implications phylogénétiques qui finiront un jour par tuer les noms (Nimis 1998, 2001 ; Lumsch, 2002) ».

Lorsque le Pr Nimbus, russulologue renommé, présentera sa nouvelle conférence, demandez-lui (*baloney detection kit*) s'il est bien certain que toutes les Russulales (Astérosporales *sensu* Heim) sont monophylétiques. S'il vous répond oui, demandez-lui pourquoi ? Et s'il vous répond non, demandez-lui pourquoi ?

-8. **La nomenclature numérique linéaire du Pr Iman Cigoo** : en 1981, nous avons publié un article original du Pr Jawârharlal Iman Cigoo, de l'université d'Haiderabad (Andhra Pradesh, Inde). Son titre avait surpris les mycologues français (*Le Système Cigoo-Ghendali, ou la Nomenclature Numérique Linéaire à l'assaut du Système Binaire de Linné*, 1981, Bull. AEMBA, 8) et l'exposé ardu du Pr Cigoo

notamment sur les algorithmes et le langage informatique dans la nomenclature et la systématique des champignons avait entraîné des réactions très diverses, parfois visiblement intéressées, parfois violentes de nombreux mycologues dont Azéma, Redeuilh, Trescol, Becker, Nardi, Fortoul, Daillant, etc., engagés dans une polémique... homérique (Pr Cigoo, *Réponse aux mycologues français*, 1982, Bull. AEMBA, 11).

Malgré les nombreuses références (toutes fausses) à des travaux publiés dans des revues étrangères, le texte (valide en informatique) n'était qu'un canular. En réalité, le nom même du mythique Pr Iman Cigoo n'était que l'anagramme de notre nom (Giacomoni). Ce qui nous a valu un temps le surnom d'Iman, les réactions sympathiques de collègues au sens de l'humour développé, et les réactions beaucoup moins sympathiques de mycologues psychorigides. Ce qu'il faut noter, c'est qu'*aucun* mycologue engagé dans la discussion n'avait flairé l'imposture. Et le pari était de convaincre nos lecteurs aux vertus de l'*esprit critique*. Dans le même ordre d'idées, notre bulletin non conventionnel (bien que quelques-uns parmi les plus grands spécialistes européens nous aient confié des articles très sérieux) n'a pas hésité à publier un canular de notre regretté ami Guy Redeuilh (*Rubrique de mycologie obscurantiste avancée, 1ère contribution*, 1985, 16) ou d'Olivier Daillant, fondateur du très sérieux Observatoire Mycologique (*Influence de la musique sur le développement des carpophores*, 1990, 22).

-9. **Le savant très discret** : ici nous faisons référence au remarquable article de Didier Borgarino publié dans notre dernier bulletin (Bull. AEMBA, 48, déc. 2007) qui décrit une amphibologie de compétence. Il s'agit certainement d'une histoire fictive, et nous voulons bien le croire, en prenant tout de même la précaution d'usage : « Toute ressemblance avec une personne existant ou ayant existé ne serait que pure coïncidence. » Ce savant très discret était en fait une sorte de mythomane sincère (ce n'était pas un escroc, parce qu'il n'avait jamais tiré aucun profit de l'histoire, sinon une satisfaction ou peut-être une gloriole personnelle). Voilà un homme qui ne manquait pas de culture au départ, mais qui ne connaissait rien à la mycologie, mais il y en a d'autres... En fréquentant assidûment les expositions, en se montrant très intéressé autour des tables, de plus en plus présent, se laissant photographier partout où traînait un appareil, répondant volontiers aux questions des journalistes, citant quelques maîtres en se montrant à la fois compétent et hermétique (« Il faut avoir bien connu Moser pour savoir comment il convient de lire Singer entre les lignes... »), il finit par attirer vers lui les mycologues, même chevronnés, qui lui présentaient les espèces les plus délicates. Et sa façon de répondre négligemment : « Pas de problème... » signifiait que tout mycologue digne de ce nom devait être capable de la reconnaître immédiatement – et le questionneur, inquiet, et peut-être même vexé, n'avait plus qu'à retourner à ses livres. Et ainsi de suite...

Malheureusement il mourut brutalement « tandis qu'il relisait en souriant les coupures de presse et les articles élogieux qui célébraient son génie. » On s'aperçut alors, grâce aux éloges provenant d'une infinité d'associations, d'amicales, de groupements, de comités, qu'il semblait avoir été compétent dans tous les domaines imaginables, ce qui était évidemment impossible. Et on constata que « tout était pipeau, bidon, une coquille vide ».

Nous en resterons là dans le domaine de l'amphibologie, la place qui nous est réservée dans le bulletin étant parci-monieusement restreinte par le responsable de publication.

Le Paralogisme, un art de la fourberie mentale

Nous allons nous intéresser au *sophisme*, tel que nous l'avons précédemment défini, laissant de côté les innombrables paralogismes involontaires qui n'impliquent pas d'intention malhonnête (ce qui n'empêche pas d'être vigilant et d'utiliser systématiquement le *baloney detection kit*). Le très ancien et passionnant *Dictionnaire Universel* de Maurice Lachatre (1865) considère qu'il existe huit formes les plus fréquentes de cet « argument captieux qui pêche ou dans le fond ou dans la forme » : la première consiste à prouver autre chose que ce qu'on veut prouver ; la seconde suppose pour vrai ce qui est en question (*pétition de principe* selon Aristote) ; la troisième prend pour cause ce qui n'est point cause ; la quatrième consiste dans un dénombrement imparfait ; la cinquième fait juger d'une chose par ce qui ne lui convient que par accident ; la sixième passe du sens divisé au sens composé ou du sens composé au sens divisé ; la septième passe de ce qui est vrai à quelque égard à ce qui est vrai simplement ; la huitième enfin se réduit à abuser de l'ambiguïté des mots, ce qui peut se faire de multiples manières. Il nous faut tout d'abord revenir sur le raisonnement d'Aristote qu'on appelle un syllogisme : « *Tous les hommes sont mortels. Socrate est un homme. Donc Socrate est mortel.* » Ce raisonnement est la base de la logique formelle inventée par Aristote et développée dans ses traités ou *Organon* (c'est-à-dire *outil*). Aristote codifie tout d'abord les lois de la pensée :

- principe d'*identité* : ce qui est, est ; X est X.
- principe de *contradiction* : rien ne peut être à la fois X et non X.
- principe du *tiers exclu* : X ou non X, sans autre possibilité.

Des deux premières propositions du syllogisme qu'Aristote appelle prémisses, il découle la troisième qui est la conclusion. La conclusion suit nécessairement les prémisses et on dit alors que le raisonnement est *valide*, mais comme l'écrit Baillargeon « à partir de là, les choses se complexifient », car si le raisonnement est valide cela ne garantit pas que la conclusion soit *vraie*. Aristote a illustré ce thème avec quatorze types de syllogismes que nous ne pourrions évidemment pas décrire ici. Mais on peut citer quelques versions que vous pourrez développer en vous entraînant (après avoir éteint la télévision) : le raisonnement est valide et la conclusion est vraie (c'est le syllogisme de base, que tout le monde connaît : tous les hommes sont mortels, etc.) ; les prémisses sont faux, mais le raisonnement est valide (tous les hommes sont mycologues, Nimbus est un homme, donc Nimbus est mycologue) ; la conclusion est fautive et le raisonnement est invalide (quelques hommes sont mycologues, Nimbus est un homme, donc Nimbus est mycologue) ; la conclusion est vraie mais le raisonnement est invalide (quelques hommes sont mortels, Nimbus est un homme, donc Nimbus est mortel)... C'est à partir de ces ambiguïtés que les sophistes vont sévir. Les spécialistes distinguent les *paralogismes formels* (commis lorsque le raisonnement est invalide et que la conclusion ne découle donc pas des prémisses) et des *paralogismes informels*, beaucoup plus vicieux, qui reposent sur des propriétés de langage ou sur certaines caractéristiques des prémisses invoquées. Nous n'insisterons pas sur les causes les plus banales des paralogismes formels, comme

14 *l'inconsistance* (s'il existe une contradiction dans une argumentation, elle est forcément invalide), pour nous consacrer aux paralogismes informels – et là, alerte orange, comme disent les météorologues ! Ces sophismes-là sont très nombreux et nous allons décrire les plus fréquents parmi ceux qui ont été identifiés par les spécialistes de la *manipulation mentale*.

-1. **Le faux dilemme** : il consiste à forcer le choix, comme le font les magiciens (exemple : on vous invite à choisir une carte dans un paquet, et vous le faites avec la certitude d'avoir choisi librement votre carte, mais le magicien, qui avait organisé ce choix, savait d'avance quelle carte vous aviez choisie). Cette méthode est une fourberie mentale qui s'appelle un *choix forcé*. Si le vrai dilemme consiste à faire un choix que l'on considère comme juste ou logique entre deux alternatives possibles, le faux dilemme survient quand nous devons choisir entre deux options, et seulement deux, *mutuellement exclusives*. En général, l'une des options est rebutante ou inacceptable tandis que l'autre est celle que le manipulateur veut vous voir adopter. « Il est bien entendu possible selon le même procédé, de créer des trilemmes, des quadrilemmes et ainsi de suite. Chaque fois on prétend (faussement) que la liste des options qu'on énumère est complète et on glisse dans cette liste une option, et une seule, qui est acceptable. » (Baillargeon, *op. cit.*). C'est une technique souvent utilisée en politique quand on caricature la position de l'adversaire et qu'on expose la sienne comme la seule possible (il suffit d'écouter les déclarations *des uns et des autres* lors des élections !). Si le Pr Nimbus vous présente sa théorie sur la systématique moderne des Russules, qu'il vous demande de l'accepter plutôt que de choisir celle du Pr Olibrius, c'est un faux dilemme. Demandez lui plutôt ce qu'il pense de celles de Romagnesi ou de Sarnari...

Moralité : vous ne devez pas conclure, ni même refuser de conclure quand il faut choisir, avant de vous être assurés qu'il s'agit bien d'un vrai dilemme. La réflexion doit vous montrer qu'on ne vous a pas présenté de façon juste et exhaustive le choix qui s'offre à vous.

-2. **La généralisation hâtive** : c'est un paralogisme qui consiste à tirer des conclusions sur un ensemble donné en se basant sur un petit nombre de cas. Dans la vie de tous les jours, ce paralogisme prend la forme d'une anecdote personnelle, comme celle de la fameuse *anglaise rousse qui débarque à Calais* que tout le monde connaît. Voici un exemple : « L'oniromancie, ça marche ; j'ai gagné au loto parce que j'ai joué le numéro que j'avais vu en rêve. » et un autre : « Tous les russulologues sont des faussaires ; je le sais, je connais le Pr Nimbus. »

On peut toutefois soutenir des conclusions générales, même si l'observation de tous les cas est impossible ou si l'observation d'un très grand nombre de cas est matériellement impraticable. Cette théorie légitime, utilisée en mathématiques et en statistique, est connue sous le nom d'*échantillonnage* ou d'*inférence statistique*. Mais il est impératif de rester vigilant et de se demander si l'échantillon proposé est suffisant et représentatif.

-3. **Le hareng fumé** : c'est le terme d'une technique de diversion utilisée par les chasseurs de sophismes, et il est trop beau (et trop parfumé) pour que nous en changions. Et nous ne résistons pas au plaisir de citer Baillargeon qui s'impose comme un maître à penser, même si ce n'est qu'en sophisti-

que, au même titre que Confucius, Lao Tseu ou... Georges Becker. « On raconte qu'autrefois, dans le sud des États-Unis, les prisonniers en fuite laissaient des harengs fumés derrière eux pour distraire les chiens et les détourner de leur piste. Tel est le principe qu'on applique dans le paralogisme que nous étudions à présent et qui doit son nom à cette ancienne pratique. Le but de ce stratagème est en effet de vous amener à traiter d'un autre sujet que celui qui est discuté, bref, de faire en sorte que vous partiez sur une nouvelle piste en oubliant celle que vous poursuiviez (...) L'utilisation du hareng fumé est un art difficile et le pratiquer avec talent n'est pas à la portée de tout le monde. Il convient en effet que le hareng soit soigneusement choisi pour présenter de l'intérêt en lui-même tout en donnant l'impression d'entretenir un réel rapport avec le sujet traité dont il veut divertir. Il est absolument nécessaire de satisfaire ces deux conditions si on veut que les victimes suivent la fausse piste assez longtemps, sans s'apercevoir qu'elles ont été bernées. »

Cette stratégie est particulièrement efficace dans un débat politique, où un interlocuteur, bien argumenté et mal intentionné, peut gagner du temps en faisant insidieusement dévier le sujet vers un hareng fumé (qui ne sente pas trop fort d'emblée !). De même l'orateur, s'il est un politicien entraîné, pourra sortir son propre hareng devant une question embarrassante : « C'est une bonne question que vous posez là, monsieur, et d'ailleurs comme je l'ai dit jadis à un journaliste dont le nom m'échappe et qui s'était spécialisé dans un domaine comparable, contrairement à ce qui a pu être dit sur internet, blablabla, blablabla, etc. » Tournons-nous vers les mycologues :

-Le journaliste scientifique : Professeur Nimbus, pouvez-vous nous expliquer pourquoi vous avez placé votre *Russula pisciodora* nov. nom., parmi la sous-section des *Melliolentinae* plutôt que dans la sous-section des *Xerampelinae* (ça sent le poisson, il me semble) ?

-Le Pr Nimbus : c'est une bonne question, et vous n'ignorez pas que les deux sous-sections *Xerampelinae* et *Meliolentinae* ont été créées par Singer la même année, en 1932 si mes souvenirs sont bons, et ils le sont. Ce sont deux sous-sections de la section *Polychromae* de Maire qui date un peu, de 1910 si mes souvenirs sont bons, et ils le sont. D'ailleurs, sans vouloir m'en prendre à Sarnari, pour les raisons que vous connaissez, vous admettez avec moi que nous devons discuter sérieusement de la légitimité de certaines sous-sections et même sections chez cet auteur, notamment chez les *Paraincrustatae*, etc., blablabla... ». Effectivement, monsieur le journaliste, ça sent le poisson... et même le hareng fumé ! Il convient donc de rester vigilant et de *ne jamais perdre de vue* le sujet traité.

-4. **L'argumentum ad hominem** (ou plus simplement l'*ad hominem*) : vocabulaire des spécialistes de la lutte contre la manipulation mentale (oserai-je dire : *sophismologues* ?). Il décrit la méthode inélégante et parfois méprisante qui consiste à déconsidérer l'homme pour discréditer ce qu'il a dit (ou ce qu'il va dire) ou ce qu'il a publié (ou va publier). Technique très employée en politique, évidemment, et chez les professionnels de la critique littéraire ou artistique. Quand on s'en prend à la personne qui énonce un argument ou une idée, on cherche ainsi (et on arrive parfois) à détourner l'attention du sujet qui devait être débattu. En argot de paralogisme, on appelle cette méthode *empoisonner le puits* : en mettant en évidence les caractères négatifs de la personne

attaquée (quitte à exagérer quelque peu, voire à inventer quelques défauts), on incite les lecteurs ou les auditeurs à percevoir négativement (comme un *poison*) les autres idées et les arguments de la personne (*l'eau du puits*). Selon la situation, il est facile d'argumenter sur la religion, la tendance politique, l'orientation sexuelle, la nationalité, voire même chez les mycologues cette obstination que certains de nos amis italiens ont appelée *traditionalisme à la française*, c'est-à-dire un brin d'obscurantisme dans une conception rétrograde de la systématique.

Lorsqu'un *argumentum ad hominem* est commis, le lien entre la personne et les idées qu'elle défend n'existe pas. Mais parfois ce lien peut être pertinent et mérite d'être pris en compte (dans certains cas, par exemple en matière légale, il est légitime de considérer et d'évaluer sérieusement les traits de caractère d'une personne qui engagent sa *crédibilité*). C'est encore à Baillargeon que nous devons une mise en garde pertinente : « Des idées ou des arguments valent par et pour eux-mêmes, et on ne peut pas les réfuter simplement en attaquant le messager. »

L'*ad hominem* peut être gentil, quelquefois grossier et quelquefois insidieux :

-Le journaliste : Pr Nimbus, vous vous êtes montré très sévère avec le Pr Olibrius, quand il a publié *Les Russules de France et d'Europe occidentale*...

-Le Pr Nimbus : Le Pr Olibrius est un excellent collègue et un ami. Néanmoins, son attitude pendant la dernière guerre a présenté quelques zones d'ombre, et son adhésion à tel parti d'extrême droite [ou d'extrême gauche] rend ses prises de position discutables quand il s'agit de prendre en compte les arguments nomenclaturaux des auteurs tchèques [ou américains], etc.

-5. **L'appel à l'autorité** : notre culture est prodigieuse, on le sait bien – à tel point que certains, à les en croire, sont les Pic de la Mirandole des temps modernes. Néanmoins, nous ne pouvons pas être experts en tout et nous sommes obligés de consulter très souvent les autorités et nous en remettre à elles, en conservant tout de même une certaine dose de scepticisme. Même si ces autorités ne seraient que des experts, à en croire Carl Sagan que nous avons cité en exergue, elles doivent présenter trois caractères exclusifs : il faut qu'elles disposent effectivement de l'expertise nécessaire dans le domaine proposé (et ce n'est pas forcément une question de diplôme ou de réputation); il ne doit pas y avoir de raison de penser qu'elles ne nous disent pas la vérité ; et nous n'avons pas le temps, le désir ou les connaissances nécessaires pour comprendre nous mêmes l'information pour laquelle nous les consultons. Attention ! Les spécialistes de l'autodéfense intellectuelle distinguent néanmoins trois cas de figure où « l'appel à l'autorité est fallacieux et demande la plus grande suspicion » (Baillargeon, *op. cit.*).

Dans un premier cas, l'expertise demandée se révèle douteuse ou discutable parce que le domaine du savoir invoqué n'existe pas ou bien n'autorise pas l'assurance avec laquelle sont avancées les affirmations de l'expert (surtout quand nous entrons dans le domaine des parasciences, ou pseudo-sciences, ou même en science pure, quand on considère l'expert comme généraliste dans un domaine trop vaste : par exemple l'avis d'un mycologue non spécialisé sur les cortinaires, sans commentaire !).

Baillargeon fait remarquer, à juste raison, citant Socrate, qu'il existe des domaines où il n'est pas raisonnable de penser

qu'il existe une expertise, et d'autres où il n'y a pas de consensus entre experts et le fait d'invoquer l'un d'eux pour trancher un débat serait fallacieux (on peut se reporter à de consternantes « batailles d'experts » devant les tribunaux, ou à ces querelles de mycologues, par exemple sur les sous-sections du sous-genre *Phlegmacium*).

Dans un deuxième cas, l'expert a des intérêts dans le domaine dont il parle, et nous avons de bonnes raisons de penser que ces intérêts orientent ou commandent son jugement (par exemple, l'auteur d'un ouvrage sur les champignons médicaux est aussi membre d'une société qui vend des gélules de champignons par correspondance : cf. Bulletin de l'AEM-BA, 2001, 37, *Dossier Mycothérapie, Le miracle des Champignons Magiques*). Baillargeon épingle, lui, les chercheurs qui ont vendu leur expertise pour un plat de lentilles. C'est le cas de ces experts, rétribués par les fabricants de cigarettes, qui ont proclamé publiquement, pseudo-recherches à l'appui, que le tabac n'était pas dangereux pour la santé (mais oui, ils l'ont fait !).

Dans un troisième cas, l'expert se prononce, peut-être de bonne foi, sur un sujet autre que celui pour lequel il dispose des connaissances légitimes. Par exemple, et c'est une histoire vécue, tel mycologue très connu (ce n'est pas notre mythique Pr Nimbus !) qui écrit un article sur les champignons vénéneux contenant des insuffisances, des omissions et de graves erreurs. Baillargeon cite, lui, le cas d'Einstein qui était certes un physicien génial, mais dont les opinions politiques, maintes fois mises en avant, n'étaient pas forcément meilleures que les autres.

-6. **La pétition de principe** (dans les ouvrages spécialisés : *petitio principii*, et pour les anglophones : *begging the question*). Ce paralogisme avait déjà été dénoncé par Aristote comme un « raisonnement circulaire », parce qu'on suppose déjà dans les prémisses ce qu'on prétend établir en conclusion. Voici un exemple classique :

-Dieu existe puisque la Bible le dit.

-Et pourquoi devrait-on croire la Bible ?

-Parce que c'est la parole de Dieu !

Il est facile de se prémunir contre ce paralogisme en identifiant sérieusement les prémisses et en les distinguant bien de la conclusion.

-7. **Post ergo propter hoc** : locution latine qui signifie « après ceci, donc à cause de ceci ». Il ne faut pas confondre corrélation et causalité et il faut toujours avoir à l'esprit que le seul fait qu'un élément en précède un autre (ou lui est corrélé) ne le rend pas cause du deuxième. Exemple :

-Le journaliste : Professeur Nimbus, lorsque vous parlez en public, vous portez toujours cette même cravate, vous n'en avez pas d'autre ?

-Pr Nimbus : Certes, j'en possède trois douzaines, mais lorsque j'ai fait la célèbre conférence sur les russules aux Journées Mycologiques de N (censuré : pas de publicité... gratuite), avec l'extraordinaire succès que vous savez, je portais déjà cette cravate, et depuis je la porte toujours chaque fois que je fais une conférence. »

L'exemple cité par Baillargeon est plus compliqué, mais il donne à réfléchir : « Dans un hôpital la présence d'individus appelés médecins est fortement corrélée à celle d'individus appelés patients ; cela ne veut pas dire que les médecins sont cause de la maladie ! »

16 -8. **Ad populum** (c'est-à-dire : en appeler à la foule). C'est le syndrome des *moutons de Panurge*. On affirme que tout le monde le pense, le croit ou le fait, et c'est suffisant pour l'asséner comme une vérité, même si ce n'est pas un argument (surtout pas !) pour conclure que cela est juste, bien ou vrai. C'est évidemment l'argument favori des publicitaires : « Spoum, le soda le plus vendu en France. » « L'automobile Fulgur, un million de conducteurs ne peuvent pas se tromper. » « La Chanson de nos cœurs, l'émission préférée des téléspectateurs. » (c'est bon pour l'audimat !). Baillargeon cite l'un des arguments majeurs des astromanes : « L'astrologie est pratiquée depuis toujours, dans toutes les sociétés et des gens de toutes les classes sociales y ont eu recours. » Evidemment, la tradition est une histoire ancienne, et les connaissances évoluent : l'argument est-il valable aujourd'hui, compte tenu de nos connaissances astronomiques et de l'histoire édifiante des escrocs qui ont, de tous temps, pratiqué l'astrologie... à leur seul bénéfice ? Et que dire des prédictions de Nostradamus, ces inepties hermétiques qui ont suscité et qui suscitent encore des débats enflammés ? De nos jours, nous entendons encore avec stupéfaction (mais de moins en moins souvent ; au moins là, les efforts commencent à payer) des gens présumés intelligents affirmer qu'ils placent une pièce en argent dans la casserole où cuisent les champignons afin de s'assurer qu'ils sont bien comestibles ! Leur père le tenait de leur grand-père qui le tenait sans doute lui-même, via quelques générations, de Pline l'Ancien ? Retenons (*baloney detection kit* !) que tout appel à la foule et aux traditions offre l'avantage de flatter les convictions les plus conformistes et que, pour cela, il est très apprécié des manipulateurs.

-9. **Argumentum ad ignorantiam** (c'est l'appel à l'ignorance) : ce paralogisme consiste à inciter le manipulé à conclure sur une proposition, soit positivement (la vérité), soit négativement (la fausseté), malgré l'absence de faits pertinents ou de raison valables. Il peut ainsi être amené à conclure que la proposition est juste, puisqu'on ne peut pas prouver le contraire (ou l'inverse). Selon les spécialistes, c'est parce que nous faisons preuve d'une grande indulgence épistémologique devant nos croyances préférées. Exemple, chez un fanatique des extra-terrestres et des soucoupes volantes : « Personne n'a jamais prouvé qu'ils n'existent pas, il doit donc y avoir quelque vérité dans le domaine. » Chez les parapsychologues, où les paralogismes sont fréquents : « Personne n'a pu prouver que Mme Irma trichait en regardant sa boule de cristal : elle doit donc avoir un don de voyance. » Chez les mycologues indécis : « Personne n'a jamais formellement démontré que *Russula pisciodora* Nimbus est synonyme de *Russula aringolens* Olibrius, donc ce doit être faux. »

-10. **La pente glissante** : c'est un paralogisme de diversion, qui consiste à distraire l'attention de l'interlocuteur en l'amenant à considérer tout autre chose que l'opinion qu'il défend, en procédant étape par étape. Le raisonnement fallacieux invoqué ici est que celui qui accepte la première étape est parti sur la pente glissante. Exemple : le sophiste qui veut faire admettre une conclusion horrible ou terrifiante, va procéder par des arguments très proches, mais progressivement inquiétants. En politique, lors de la guerre froide, certains pays comme les États-Unis et l'URSS, ont tenté d'utiliser une sorte de pente glissante, appelée *effet domino*, en essayant de convaincre un pays à passer dans leur camp pour entraîner

progressivement les voisins. Dans un domaine moins tragique, ou moins vicieux, un mycologue futé peut très bien faire admettre, argument discutable après argument discutable, que *Russula pisciodora* est (ou n'est pas) synonyme de *Russula aringolens*. L'efficacité de la « pente glissante » est due à ce que la victime ne remarque pas que chacun des maillons de la chaîne est fragile et qu'il n'est pas raisonnable d'admettre que l'on peut passer de l'un à l'autre.

-11. **L'écran de fumée** : comme son nom l'indique, ce paralogisme consiste à déployer un écran de fumée, un brouillard infranchissable, afin d'asphyxier les arguments d'un adversaire, même si les faits sont certains, pertinents, établis. Pour cela, le manipulateur peut déployer n'importe quelle fourberie mentale, pourvu qu'il ait du talent, du bagout et de l'endurance. La citation qui s'impose : « Quand un philosophe me répond, je ne comprend plus ma question ! » (Pierre Desproges).

-12. **L'homme de paille** : stratégie qui tirerait son nom d'une ancienne coutume des soldats qui s'entraînaient contre un mannequin de paille. « Si l'on ne peut vaincre un raisonnement donné, il peut être possible de sortir victorieux d'un débat avec une version affaiblie de ce même raisonnement. Cela sera d'autant plus facile que nous créons nous-même la version affaiblie en la façonnant de manière à garantir qu'elle sera démolie. » (Baillargeon, *op. cit.*). Il s'agit évidemment d'un stratagème dangereux qui peut échapper à celui qui le commet !

-13. **Paralogisme de composition et paralogisme de division** : généralement étudiés ensemble par les spécialistes de la manipulation mentale, parce qu'ils sont tous les deux des manières erronées de raisonner sur les parties et le tout. Citons encore une fois notre éminent spécialiste Normand Baillargeon : « Le paralogisme de composition consiste à affirmer d'un tout ce qui est vrai d'une partie, sans donner pour cela de justification autre que l'appartenance de la partie au tout. Le paralogisme de division consiste, au contraire, à affirmer que ce qui est vrai du tout doit nécessairement être vrai des parties, toujours sans donner de justification, sinon que ces parties sont celles de ce tout. Le problème, chaque fois, c'est que la raison n'est pas suffisante, puisque le tout possède des propriétés que les parties ne possèdent pas forcément. » Il faut donc porter la plus grande attention lorsque on nous propose un raisonnement qui va de la partie au tout ou du tout à la partie, en se rappelant que la seule appartenance d'un argument à un ensemble ne garantit pas que ce qui est vrai pour l'un n'est pas forcément vrai pour l'autre. Voici plusieurs exemples qui vont permettre d'éclairer notre lanterne :

-1 et 3 sont impairs : le résultat de leur addition sera donc un chiffre impair.

-Chacune de ces différentes fleurs est superbe ; en les rassemblant on créera un superbe bouquet.

-Le premier violon du meilleur orchestre symphonique du monde est le premier violon du monde.

En ajoutant notre grain de sel, nous pouvons créer notre propre paralogisme : « Voici les vingt meilleurs mycologues de notre pays ; ensemble ils formeront la meilleure association. » Hum !

-14. **Argumentum ad misericordiam** (appel à la pitié) : ce paralogisme consiste à plaider des circonstances atténuantes qui suscitent la sympathie ou la compassion pour un auteur

(ou un orateur), afin de prétendre que les habituels critères d'évaluation ne sauraient s'appliquer. Exemple : « La pression qu'a subi Mr Dupont a été telle que l'on comprend qu'il en soit venu à ce résultat ». Exemple...mycologique : « Avant de critiquer le Pr Nimbus, songez à la lourdeur de sa tâche : il a dû reprendre toutes les études antérieures sur les russules. » CQFD, mais c'était le moins qu'il avait à faire, notre ami le Pr Nimbus.

-15. **L'appel à la peur** : encore un paralogisme insidieux qui consiste à faire naître l'inquiétude, la crainte ou la peur pour faire valoir une position. Le manipulateur déplace la discussion vers les conséquences de l'adoption d'une telle position, au lieu de prendre en compte le sujet discuté et de peser les arguments invoqués. Nous avons tous des peurs parfois profondément ancrées en nous. Les démagogues ne l'ignorent pas, dit Baillargeon, et en tirent profit. Quelques exemples faciles : « Si le ministre Dupont n'est pas réélu, nous allons droit à un conflit dramatique avec l'aile dure de la gauche [ou de la droite]... », ou plus simplement : « Mécroant ! Tu finiras en enfer ! », ou encore : « Ces militants [de gauche ou de droite] menacent notre mode de vie, nos valeurs, notre sécurité. », ou bien, mycologiquement parlant : « Si l'on réfute la nouvelle systématique des Russules proposée par le

Pr Nimbus, j'ai bien peur que plus personne n'ose s'attaquer au genre. » Il ne faut pas se décourager !

-16. **La fausse analogie** : l'analogie est un mode de pensée qui nous est souvent utile, par exemple en comparant deux choses dont l'une nous est parfaitement connue et l'autre moins. Et c'est parce que penser par analogie est aussi courant qu'utile, qu'il est parfois difficile de déceler la fausse analogie qui va nous conduire à penser de façon erronée ce qu'on voudrait mieux comprendre. L'état de vigilance consiste à toujours se demander si les similitudes et les différences entre deux objets comparés sont importantes ou bien insignifiantes. Voici un exemple qui ne devrait pas prêter à confusion : « La nature elle-même nous enseigne que les plus forts survivent ; c'est pourquoi nous devrions légaliser et pratiquer systématiquement l'eugénisme. » Ou encore : « Le parti Démocratique [ou Libéral, ou Conservateur, ou Républicain] a entrepris des réformes fondamentales, il faut le réélire : on ne change pas de cheval au milieu d'une course. » Voir même mycologiquement parlant : « Le Dr Henry a montré qu'il était le spécialiste des cortinaires, Redeuilh celui des bolets ; Nimbus est donc le plus compétent pour traiter des russules... ».

17. **La suppression des données pertinentes** : l'un des paralogismes les plus difficiles à détecter selon les chasseurs de sophismes. Il est évident qu'un raisonnement est d'autant plus puissant que toutes les données pertinentes ont été prises en compte. Si l'on occulte les données relatives à la conclusion du sujet défendu dans une argumentation, on fausse cette conclusion. C'est un paralogisme très fréquemment utilisé en publicité : par exemple, quand la société qui exploite la crème *Beauvisage* affirme qu'aucune autre crème n'est plus efficace que la sienne, elle ne précise pas que les produits concurrents sont aussi efficaces ! Attention toutefois à ne pas succomber aux paralogismes involontaires qui résultent de toutes sortes de croyances que nous pouvons garder au fond de nous-mêmes, dans le domaine du paranormal en particulier (revoilà l'astrologie et quelques autres *baloney*s) et qui nous incitent à ne rechercher et ne retenir que les exemples qui confirment nos hypothèses préférées. C'est une sorte d'auto-intoxication involontaire ou plus ou moins volontaire.

Arrêtons-nous là. Nous n'avons certes pas démasqué toutes les impostures, mais nous avons apporté quelques arguments qui vous permettront (que vous soyez mycologue, botaniste, herpétologue, lépidoptériste ou passionné de toute autre folie) de lutter avec succès contre les innombrables manipulations mentales qui vous traquent, jour après jour, dans la vie courante et surtout à travers les conférences, publications, et autres interviews.

A condition que notre travail ne soit pas, lui-même, un paralogisme !

Pour en savoir plus : Baillargeon N., 2006, *Petit cours d'autodéfense intellectuelle*, Lux éd., Québec, 338 p.



Hieronymus Bosch, *La lithotomie*, Huile sur bois, 48 x 35 cm, Madrid, Musée du Prado

Avertissement : Nous remercions Mr le Président et Mr le Responsable de Publication du Bulletin des JEC (Journées Européennes du Cortinaire) d'avoir bien voulu nous autoriser à reproduire cet article de notre président, paru dans le dernier bulletin de leur association (2009).

C'était dans les temps anciens, quelque part dans la proto-histoire de la mycologie. A l'époque, les mycologues ne connaissaient pas encore la biologie moléculaire, la cladistique ou la classification phylogénétique des êtres vivants. Ils se disputaient acrimonieusement sur les binômes qui changeaient tous les jours, sur les classifications qui relevaient de



l'improvisation et de la fantaisie ; les plus vieux avaient la leur, qu'ils tenaient d'un médecin mycolâtre nommé Quélet, les plus jeunes avaient opté pour un autrichien nommé Singer, sans doute parce qu'il habitait maintenant dans les Amériques. Bref, un conflit de générations, les jeunes contre les anciens, en quelque sorte une bataille d'Hernani fongique... C'est alors qu'un agitateur nommé Azéma, surnommé le tigre de Perpignan parce qu'il avait apporté la contradiction en Catalogne, se prit subitement de passion pour les cortinaires.

Il se mit à barbouiller toutes sortes de phlegmaciums innocents avec des peintures qui tachaient les doigts ; il écrivit même un pamphlet à l'usage des mycologues ignorants dont je m'honorais de faire partie et je dus acheter sous la menace une ou deux caisses de réactifs qui coulaient sur les tables et constellaient mes pantalons de taches indélébiles multicolores, ce qui n'était pas du goût de mon épouse. Sous prétexte que j'avais empoisonné plusieurs fois ma famille avec des champignons sournois présumés comestibles, des clavaires, des armillaires, et le redoutable nébuleux qui m'a définitivement ridiculisé jusqu'aux cousins de troisième gé-

nération, je fus bombardé président d'une commission de toxicologie de journées européennes entièrement consacrées aux cortinaires. La belle affaire ! En connaissant quelques cortinaire mortels et une demi-douzaine de spécimens impropres à la consommation, je devenais européen...

Comme j'étais entouré de diacres voraces dans cette nouvelle religion, je pris donc deux résolutions imprudentes : la première de réunir la commission dont j'étais le maître à penser avec des hordes d'européens (que j'espérais néanmoins privés de réactifs multicolores), Croates, Slovènes, Estoniens, Moldaves, j'en passe et des meilleurs ; la deuxième d'apprendre le plus rapidement possible, *tous* les cortinaires.

Je garderai un silence prudent sur ma deuxième résolution, bien que je me sois rendu maître, en seulement quelques années, d'une bonne dizaine d'espèces. Je pensais même avancer beaucoup plus vite, dans les décennies à venir, mais au fur et à mesure que j'appréhendais une espèce, un quelconque farfelu qui s'autoproclamait cortinariologue, en créait trois ou quatre.

Quant à ma première résolution, elle fonctionna particulièrement bien les premiers temps. Comme je n'avais qu'un interlocuteur (moi-même), j'arrivais assez facilement à un accord tacite. Mais la situation se dégrada rapidement, je finis par m'aigrir et m'insulter et je pris la résolution prudente, avant de m'en venir aux mains, de fermer provisoirement la porte de la commission.

Le silence s'est appesanti sur l'affaire et je n'ai plus jamais eu de nouvelle. Mais comme j'avais été un pionnier particulièrement compétent en l'affaire, je reçus de la propre main du Grand Maître un très joli diplôme en couleur, et c'é-



Auguste Roy (au centre), 1^{er} président des J.E.C.

tait, s'il vous plait, lors d'une manifestation où tous les fanatiques des J.E.C. étaient réunis – je crois même qu'il y avait un ou deux européens. Précieux document : je l'ai rangé, Dieu sait où, avec mon livret militaire et mon certificat de première communion...

En ce temps-là, sous le fallacieux prétexte que dans un instant d'aberration je m'étais marié avec (ou peut-être contre ?) une jurassienne, j'avais été pris en mains par une mafia

douteuse de cortinariologues franc-comtois et bressans, sectateur dudit Azema, que je n'ai pas honte de dénoncer : il y avait là l'Auguste Roy, l'Henri Jacquier, ce pauvre Delavenant et quelques autres.

Ils m'en firent voir de toutes les couleurs (de cortinaires), et surtout des bleus, des bleus clairs, des bleus foncés, des bleus comme les yeux de ta bien-aimée, des bleuissants, des presque bleus, des présumés bleus... D'ailleurs, personne, dans le milieu fermé des cortinariologues, n'a oublié la célèbre phrase d'Auguste Roy : *ça pisse le bleu*.

D'où l'expression n'y voir que du bleu. Mais je dois être atteint d'une dyschromie héréditaire, et comme je ne voyais pas toujours le bleu, je dus subir des représailles honteuses. Une fois même, ces mycologues démoniaques me conduisirent dans le marais de Frasnès sous le prétexte de contempler une station de *Cortinarius speciosissimus*, et là ils prétendirent me montrer une espèce rare dans un marécage profond : j'y laissai mes chaussures, mes chaussettes et un pantalon neuf, ce qui ne fut pas du goût de mon épouse (jurassienne, je répète, donc d'un caractère difficilement maîtrisable).

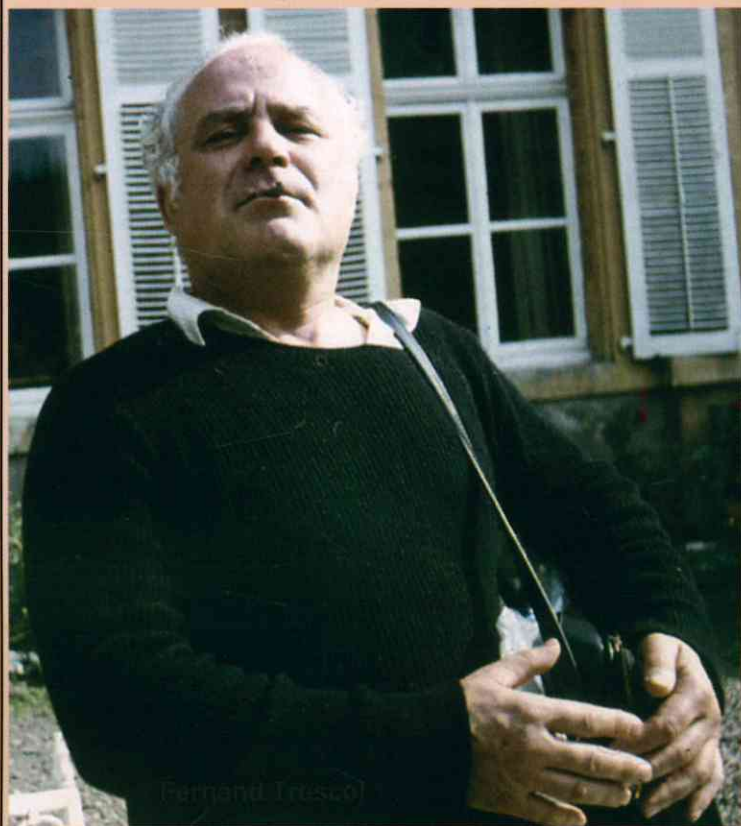
L'affaire du bleu pissotant, facteur principal d'une mystérieuse classification des phlegmaciums, avait amené une querelle homérique entre Auguste Roy et Fernand Trescol, lequel devait être dyschromique lui-aussi. C'était à Vernet-les-Bains et beaucoup se souviennent encore de ce gongorisme logomachique.

Bref, le bleu dans les cortinaires, c'est comme la commission de toxicologie : j'ai déjà donné et je ne veux plus en entendre parler...

Je dois être très âgé, inutile de me le faire comprendre, et j'ai des arguments qui ne trompent pas : non seulement je m'étais disputé dans les temps reculés avec le célèbre, le gigantesque Piane à cause d'une méchante amanite bosselée qu'il appelait *malleata* et qui ne m'avait guère convaincu à l'époque (car en dépit de mon non-titre de cortinariologue, j'étais mieux documenté sur les amanites), et surtout j'ai connu Fernand Trescol alors qu'il en était encore à confondre *Cortinarius violaceus* et *Cortinarius hercynicus*. Je ne sais plus dans quel lointain congrès nous avons mis ensemble des pieds innocents dans la mycologie de grand-papa, en compagnie du regretté Petit-Louis Deshayes, plus compétent en beaujolais qu'en cortinaires, et nous avons erré dans les bois où la vocation de Fernand a sans doute explosé en tombant sur un invraisemblable tapis de *violaceus* comme on n'en a plus jamais revu (à moins que ce ne fut des *hercynicus* ?).

Peu après, Fernand manifesta les premiers signes d'une démence cortinariomaniacque. Il se mit à gribouiller dans un bloc-notes, puis dans un cahier, puis sur des feuilles format A5 sorties d'une sacoche en cuir délavé, laquelle, devenue rapidement trop exigüe fut bientôt remplacée par une valise (les malveillants, ceux qui détestent les cortinaires, prétendent qu'elle était en carton, mais je n'en crois pas un mot). Un jour, finalement, nous avons atteint les derniers degrés de l'horreur. C'était lors du congrès SMF de Valenciennes, si mes souvenirs sont bons, et ils le sont depuis que je suis devenu cortinariophobe, Fernand ouvrit sa valise et en sortit une sorte de Monopoly géant de dizaines, peut-être de centaines de feuillets collés dans tous les sens qu'il se mit à épingler sur les murs de sa chambre, aucun espace n'étant laissé libre dans cet invraisemblable dédale. Devant Petit-Louis, qui souffrait

de flatulences depuis qu'il avait abusé du maroilles et mon fils aîné horrifié, que j'espérais former à la mycologie et qui n'est plus jamais sorti avec moi depuis, il me fit suivre du doigt à travers le puzzle un mystérieux cheminement menant à un abominable cortinaire qu'il avait inventé la veille et dont j'ai oublié le nom. Fort heureusement, je m'étais soigné avec une bière belge fortement alcoolisée, et j'ai pu bénéficier d'une amnésie rétrograde, grâce à laquelle je ne me suis jamais fâché avec Fernand. D'ailleurs, chaque année, lorsqu'il arrivait aux journées mycologiques d'Entrevaux avec une valise (en carton ?) de plus en plus grande, je choisisais pour



lui la chambre la plus vaste, avec les murs les plus hauts, et je lui offrais ostensiblement une boîte de punaises. C'est dans ce lieu solennel qu'il a ajouté une feuille à sa construction avec des flèches assassines qui décortiquaient *Cortinarius infractus* en plusieurs espèces ou sous-espèces différentes. Je m'en souviens très bien, parce qu'il prétendait me faire goûter chaque fois ce sinistre champignon afin de me faire constater qu'il existait plusieurs sortes d'amertumes, que je trouvais plus insupportables les unes que les autres. C'est depuis que je me promène avec un flacon d'alcool de menthe dans la poche.

Bref, étant bien conscient que les mycologues rabâchent beaucoup en vieillissant, un peu plus, s'il se peut, que les anciens combattants, je ferai bref en avouant humblement que je prie tous les jours le bon Dieu, saint Jean Chrysostome dit bouche d'or et saint Antoine de Padoue de ne pas me réincarner dans la chair d'un phlegmacium, et surtout pas si elle *pisse le bleu*.

Révélation nocturnes d'un mycologue extra-lucide

G. Manic-Nicoeliu, diplômé d'Onirologie, professeur honoraire au Collège de France
Mail sur liste rouge, disponible à la rédaction (joindre une enveloppe timbrée pour la réponse)

Avertissement : Dans ce bulletin nous publions n'importe quoi...et même quelquefois pire. Bien entendu, Manic-Nicoeliu est un pseudonyme : celui (celle) qui se cache sous ce nom à consonance roumaine (non, ce n'est ni Catalin Tanase, ni Stefan Mannic !), et qui d'ailleurs est peut-être bien Roumain(e), n'a pas voulu subir la légitime colère des mycologues qu'il met en cause. L'article est extrait du roman éponyme qui paraîtra peut-être en 2017 aux éditions du Fleuve Noir. Il a été mis trois fois en ballottage lors d'une réunion agitée du comité de lecture (il y a eu crêpage de chignons !), face à un texte abscons sur les mycobiontes de la galère du Turkestan sensu Trotski, et c'est finalement la doyenne du comité, Alexandrine Sigaud qui a fait pencher la balance en faveur de l'article que nous avons l'honneur de publier aujourd'hui, en arguant qu'à sa connaissance le binôme de Trotski était invalide et que Pierre Neville avait recensé une trentaine d'interprétations, la plupart de ces champignons étant d'ailleurs considérés aujourd'hui comme des simocybes. Ce texte inédit est dédié à la mémoire de Guy Redeuilh qui avait inauguré en 1986 la rubrique de Mycologie Obscurantiste Avancée. Il s'agit d'une fiction (évidemment !) et nous espérons que les héros n'en tiendront pas rigueur à leur admirateur (trice).

Le mycologue intelligent, ça existe. La preuve : moi. Mais je possède un avantage sur les deux ou trois autres mycologues intelligents (mais bien moins) que je connais : je suis extra-lucide (la nuit).

L'autre nuit, justement, j'ai fait un rêve terrifiant. J'étais attablé dans une cuisine sinistre, sans fenêtre, à peine éclairée par une ampoule nue et poussiéreuse qui pendait au bout d'un fil couvert de chiures de mouches. Autour de la table en formica, maculée de taches de graisse et de croûtes innommables, quatre convives au visage patibulaire me regardaient en ricanant. Il y avait là le monstrueux Dr Bastien, dégustateur bien connu d'amanites mortelles, l'inquiétant Dr Giacomoni qui broute les herbes exotiques, René Azéma le Mathusalem décati de la mycologie qui se nourrit de cortinaires jaunes et la sulfureuse Marianne Meyer, spécialiste des tartines beurrées à la fleur de tan...

Des assiettes ébréchées et crasseuses étaient disposées devant chaque convive, et j'avais droit à la mienne, remplie d'un brouet glaireux de champignons méphitiques, couleur de bouse de vache et d'odeur pestilentielle. Les autres avaient déjà attaqué leur pitance nauséabonde, à s'en faire péter la sous-ventrière, à l'aide de cuillers en forme de grosse helvelle (j'ai bien cru reconnaître *acetabulum*) et en aspirant goulument avec un vilain bruit de succion, pendant qu'un liquide brunâtre coulait le long des commissures de leur énorme bouche, accompagné de bulles verdâtres qui éclataient avec des petits flops ridicules. Quelques mouches à viande, sur le dos, étaient agitées d'ultimes soubresauts...

Soudain l'un de ces malotrus, je ne me souviens plus lequel, m'enfonça son immonde cuiller dans la bouche et je fus saisi d'un de ces vomissements de bile que les médecins appellent incoercibles, sans doute parce qu'ils n'arrivent pas à les arrêter... Mais tout a une fin, comme dit souvent le curé de notre paroisse déjà deux fois défroqué et qui prétend qu'il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis (tous les curés ne sont pas mycologues). Les vomissements cessèrent donc comme ils étaient venus et je me sentis léger, léger, à tel point que je m'élevai lentement, mu d'une force mollement centripète, au sein d'un nuage arachnéen, fin comme un

brouillard d'automne sur la Tamise et tout irisé de paillettes roses, lilas, saumon, lie de vin et j'en passe (voir le code de Séguy).

Et l'ascension dura longtemps, longtemps, et je grimpais vers le ciel, *in excelcicis deo*, dans une ambiance féerique, au sein d'une musique divine (ne soyez pas mesquins : j'ai bien reconnu l'allegro moderato du Concerto de violon N°2, K211, de Mozart, que j'avais entendu pour la dernière fois à Salzburg la veille de mon opération de l'appendicite) et tout imprégné d'un suave parfum de *Cortinarius percomis* (non, madame, je n'ai pas senti la fumée de locomotive, ni les pieds du facteur, ni le poulailler, ni même la farine rance). J'avoue, mais ne le dites pas aux suffragettes séniles de vos associations sexophobes, que cette ambiance voluptueuse m'a propulsé vers quelques orgasmes fabuleux, sans y toucher (du moins, je crois), avant que l'ascension ne s'arrête lentement, à mon grand regret, un peu comme un trimaran qui entre doucement au port après la traversée de l'Atlantique...

Je me trouvai sur un palier extrêmement sobre, devant une porte coulissante fermée et une sorte de parlophone entouré d'une guirlande lumineuse comme celles que l'on accroche au fronton de nos maisons la veille de Noël. Je m'approchai craintivement et à ce moment-là une voix cavernueuse me demanda en latin (de cuisine) de bien vouloir m'identifier. Ce que je fis, mais l'ectoplasme me prévint que ce ne serait pas facile : *Multi sunt vocati, pauci electi*. Une discussion s'ensuivit dans l'arrière boutique et j'entendis la voix mélodieuse de sainte Cécile qui prenait ma défense : *Dignus est intrare*. Alors, la voix de rogomme, avec une mauvaise volonté évidente, me demanda dans quelle langue je désirais communiquer. En français, dis-je, tout ragailardi, et une annonce lumineuse s'afficha, sous la rubrique *Langues mortes* : « Nous allons vous diriger. Veuillez prendre la souris et cliquer sur le fichier dans lequel vous pensez être sauvegardé. », et une longue litanie de métiers, de hobbies et de marottes défila dans le cadran lumineux. J'outrepassai margoulin, margoulin, marqueteur, marionnettiste, mécanicien, mètreur, menuisier, modiste, et bien d'autres, et je cliquai enfin (deux fois) sur mycologue.

Alors, retentit aux cuivres l'Hosanna de Vivaldi, la porte s'ouvrit et la lumière fut.

J'entrai dans une vaste pièce brillamment éclairée où une multitude de gens en robes immaculées vaquaient à leurs occupations. Dans le fond, sur un mur qui me semblait être de jade (mais je ne suis ni géologue ni orfèvre et surtout pas spécialiste de ce silicate chinois) une grande pancarte annonçait :

Mycologues 1er choix

Membres de la SMF exclusivement
Pour les membres des Fédérations s'adresser au Purgatoire

Avec effarement, je reconnus dans l'assistance quelques-uns de nos maîtres et amis qui avaient quitté notre monde de misère en nous laissant beaucoup de chagrin. Il y avait là, sur une estrade, Josserand et Becker qui conversaient sur la vanité des prétentions à tout connaître et sur les erreurs, sans cesse rectifiées, de la mycologie. Romagnesi, qui avait ôté sa canadienne, surveillait la cuisson de son steak, déjà presque carbonisé, sur une flamme probablement échappée de l'enfer. Fernand Trescol, un sac plastique à la main, surveillait, lui, le steak de Romagnesi dans l'espoir d'en récupérer un morceau pour son chien. Non loin de là, François Marti et Milo Jacquettant étaient attablés devant un verre de vin : l'un buvait du Fendant et l'autre du Faugères (je ne dirai pas le cru, le propriétaire ayant refusé de me livrer un carton de douze bouteilles). Dans un coin, Mesplède cueillait le lentin du pont-levis en grommelant contre les espèces fantômes, et dans un autre, Guy Redeuilh, récemment arrivé, déterminait pour d'obscurs mycologues défunts un panier rempli à ras bord de *poikilochromus*. Plus loin, l'Iman Cigoo comptait ses trinômes, en vitupérant contre le racisme des mycologues français...

Vous allez sûrement me demander : « Et un tel et un tel, qui étaient bien connus, vous n'en parlez pas ? Vous ne les avez pas vus ? ». « Hé non, hélas ! Vous savez, il y a peut-être une justice en paradis. Pas de nom, s'il vous plaît, les héritiers marrons sont tellement procéduriers... »

Il se fit soudain un grand silence : l'assistance m'avait repéré et si quelques-uns s'étonnaient de me voir en ces lieux plutôt qu'en enfer, ils ne firent aucune réflexion malveillante. Incontestablement, ils méritaient leur place en paradis, car c'était bien le paradis (c'était fléché, en face des toilettes).

-« Que viens-tu faire ici ? me demanda néanmoins le délégué syndical, un mycologue amateur dont j'avais oublié le nom. Mais je me souvenais que ce fut un déterminateur pointilleux et maniaque.

-« Excusez-moi de déranger vos célestes occupations, mais j'ai besoin d'un conseil et d'un encouragement : je participe malgré moi à un ignoble banquet de champignons répugnants avec quatre énergumènes repoussants et voraces, et je sollicite de votre bienheureuse lucidité quelques explications terre à terre. S'il vous plaît, ne vous disputez pas, nous ne participons pas à un congrès mycologique. »

Quand j'eus donné les noms des quatre mandicateurs, je vis l'effroi et la pitié se peindre sur les visages des bienheureux. On m'envoya le responsable de la Nomenclature (à mon grand étonnement, il y en avait un, tout de

même, au ciel) qui, sans détour, me fit part de son terrible diagnostic :

« Enfer et damnation ! dit-il. Ce sont les pires. Si vous aviez étudié la démonologie au lieu de perdre votre temps en mycologie de pique-niqueur, vous les auriez reconnus. Quand vous descendrez sur terre (attention à la marche), je vous recommande d'aller consulter le site démoniaque sur le net (www.penofchaos.com/stigma/dem_p.htm). En attendant, méfiez-vous et ouvrez vos esgourdes :

-le Dr Bastien, c'est *Asmodée*, le démon de la luxure, spécialiste du point G à l'Académie des Sciences Infernales, celui-là même qui a persécuté les religieuses de Loudun, et bien d'autres célibataires clitoridiennes (pourquoi les clitoridiennes ? Je ne sais pas, moi, monsieur, je ne suis pas gynécologue).

-le Dr Giacomoni, c'est *Méphistophélès*, le démon de la railerie et du scepticisme, celui qui tente les intellectuels et les égare dans un maquis inextricable où ne pousse plus le moindre champignon.

-René Azéma, c'est *Andras*, le démon qui a un corps d'ange et une tête de chat-huant. Oui, la tête je vous l'accorde, mais le corps, ouvrez les yeux, peuchère (excusez-moi, avant j'habitais à Marseille)...

-Marianne Meyer, c'est *Baphomet*, le bouc à seins de femme, le démon qui était adoré par les templiers, grands amateurs de mamelles. Vous avez peut-être reconnu l'odeur ?

« Vous avez quand même de la chance, ajouta-t-il, vous n'avez pas subi *Byleth*, *Bael*, *Zagam*, *Paymon*, *Belzébuth*, *Amducias*, *Balaphar*, *Adramalech* et quelques autres... Je vous dirais bien dans quelles carcasses de mycologues ils sont incarnés sur terre, mais j'ai trop peur que vous n'abandonniez la mycologie (où vous ne faites pas des merveilles, il faut bien le reconnaître) pour la conchyliologie qui a suffisamment d'ennuis avec ses propres enquiquêteurs... Si vous ne craignez pas les arguties de la sémantique, je vous dirai que ces mycomaniaques paranoïaques sont certainement des mycophages forcenés (à part l'abstinent obsessionnel que vous avez reconnu), je dirais même mycovores pour ne pas dire mycovoraces. Il y a quelques mois, j'en aurais bien traité quelques-uns de végétariens, voire même de végétaliens, mais un myco-spécialiste de la génétique, arrivé récemment à la suite d'une méningite foudroyante (un mycologue avec une méningite, il faut le faire !), affirme que les champignons ne sont pas des végétaux. On ne sait plus à qui se fier, sur la terre comme aux cieus.

« En ce qui concerne *Baphomet*, réincarné en Marianne Meyer (mais sans le bouc et les moustaches), je ne vois pas pourquoi il (elle) s'empiffre de tartines de *Fuligo septica* à la mexicaine. Le même généticien, mais il est vrai qu'il a souffert d'une méningite purulente, prétend que les myxomycètes ne sont même pas des champignons. Quant à *Andras*, je veux dire Azéma, on se demande pourquoi il s'obstine à dévorer des *splendens* vénéneux qu'il prétend inoffensifs : tout le monde sait qu'il est lui-même plus toxique que les champignons mortels. Je ne vous dirai rien de plus sur *Asmodée*, qui a revêtu l'enveloppe du docteur Bastien, et qui est un crudivore forcené, car il se goinfre indifféremment, *in naturalibus*, de ces animaux à volves que sont les amanites phalloïdes et les jeunes filles en fleurs (Qu'est ce que vous dites ?

j'ai confondu *volva* et *vulva* ? Excusez-moi, mais sur terre j'étais séminariste). Reste *Méphistophélès*, je veux dire le docteur Giacomoni, et même s'il est votre président (d'opérette), vous devez bien admettre que c'est un affabulateur : il a beau mener campagne contre la mycophagie ambiante, nous savons qu'il se régale, le fourbe, de roquefort (et ses moisissures) et de pizza forestière (et ses agarics). Redescendez illico sur terre, jetez l'infâme ragoût et dites aux quatre démons que vous les avez démasqués. Je répète : attention à la marche. »

J'ai raté la marche et je me suis réveillé couvert de sueur, les trois membres agités de convulsions (la jambe gauche était coincée sous la table de nuit). Pour comble de malheur, je m'étais oublié et j'avais mouillé le matelas... Au fait, pour la conchyliologie, vous avez une objection ?

RÉFLEXIONS NON EXHAUSTIVES SUR LA POTENTIALITÉ TOXIQUE DES CHAMPIGNONS

Dr Lucien Giacomoni, 04320 Entrevaux – mail : lucien.giacomoni@wanadoo.fr

Avertissement : Ce texte est paru dans le bulletin de la FAMM, N°28, 2005, 23-26. Nous remercions Mr Henri Noguère, président fédéral, d'avoir bien voulu nous autoriser à le reproduire.

« Certains champignons restent « suspects » ou « un peu suspects », d'autres « probablement inoffensifs », c'est-à-dire également suspects, mais dans le bon sens du terme, si l'on ose dire »

André DHÔTEL

(Rhétorique fabuleuse, Le vrai mystère des champignons)

Contrairement à ce que pense le commun des mortels, il y a encore des mycologues qui réfléchissent. Tenez, moi, par exemple... Je prépare un mémoire magistral sur les champignons toxiques et j'ai tenu à vous faire part de cette méditation qui me transcende lorsqu'on évoque les champignons vénéneux, et surtout les mortels, mes préférés. Mortel est d'ailleurs un mot ambigu et il faut que je vous entretienne de mon désarroi. Tous les dictionnaires vous le diront : est mortel ce qui est sujet à disparaître (un mycologue, par exemple) ; est mortel aussi ce qui entraîne la mort (un couteau, une chute dans l'escalier, un coma, un champignon).

C'est le champignon qui m'intéresse, on s'en doute, et si je veux rappeler aujourd'hui quelques lacunes dans notre vocabulaire mycologique, c'est que j'en ai honte : notre conception du champignon mortel est illogique et surprend les linguistes, ceux-là même, les malheureux, qui n'ont pas accès aux clefs de la mycotoxicologie.

Les ouvrages de vulgarisation reproduisent à l'envi quelques-uns de ces champignons mortels dont l'icône est surchargée de la sempiternelle tête de mort. Le pire d'entre eux, n'en doutons pas, est l'Amanite phalloïde qui est responsable de la quasi-totalité des accidents mortels en Europe de l'Ouest. C'est donc le champignon létal par excellence et ce sera notre exemple dans la démonstration qui va suivre. En passant, et sans en avoir l'air, je rappelle à tout plagiaire éventuel que je dépose ce texte à l'Académie des Sciences.

Quand un journal annonce « Accident mortel sur la RN 7 » ou « Empoisonnement par les champignons » on sait qu'il y a mort d'homme, même s'il ne s'agit que d'un imprudent qui a traversé la route sans regarder ou d'un mycophage qui s'est embrouillé dans son Costantin & Dufour. Soit ! Mais un empoisonnement par les *champignons mortels* n'est pas forcément... mortel. Expliquons-nous : tous les intoxiqués par la mortelle phalloïde ne meurent pas, fort heureusement pour eux (mais c'est un peu malheureux pour la logique), et parfois même en dehors de tout traitement (pour certains auteurs contemporains que nous ne nommerons pas,

c'est quelquefois le traitement proposé qui est... mortel !). Le palmarès toxicologique de notre amanite révèle quelques-unes de ces guérisons que l'on considérait comme miraculeuses et que l'on essaie d'expliquer aujourd'hui de façon plus ou moins ésotérique et là je vous expose, toujours sans avoir l'air d'y toucher, la profondeur de ma culture scientifique ; Et voici des raisons, probablement judicieuses, évoquées par d'éminents spécialistes (tous les spécialistes, on le sait, sont éminents, sauf ceux qui ne pensent pas comme moi) : anticorps anti-phalloïdiens, mithridatisation, acétylation hépatique, etc. Vous pouvez le répéter, mais vous en prenez la responsabilité.

Donc un champignon *mortel* n'est pas forcément *mortel*. A contrario, quelques champignons vénéneux, mais *non mortels*, ont entraîné la mort dans certaines circonstances, quelquefois même malgré un traitement approprié (et peut-être non toxique). Les médecins n'ont pas encore tout compris, surtout quand ils s'agit de champignons, et les mycologues non plus d'ailleurs.

Cette situation paradoxale a « interpellé », comme on dit aujourd'hui, plusieurs spécialistes et non des moindres. Ainsi Girre et Gérard ont proposé une nouvelle appellation pour les champignons dits mortels : *mortels ou susceptibles de l'être*. Une définition quelque peu aristotélicienne qui a paru alambiquée à d'autres mycologues tout aussi respecta-

-bles, lesquels préfèrent traiter de champignons *potentiellement mortels*. Potentiellement ? Vous dites que ce mot n'est pas dans le Jossierand ? C'est bien regrettable... Voyons l'affaire d'un peu plus près.

Gardons l'exemple de l'Amanite phalloïde et constatons que ce champignon est *potentiellement mortel* dans tous les cas de figure, quel que soit l'individu et quelle que soit la méthode de préparation (cru ou cuit, frais ou sec). Les amanites sont hépatotoxiques et indestructibles avec ou sans ébullition prolongée, avec ou sans saumure, vinaigre ou adjonction de sel ou tel perlimpimpin administré par des charlatans (et quelquefois des médecins) depuis que les champignons empoisonnent les imprudents, les imbéciles et les présomptueux, selon la vieille expression assénée par le bon docteur Roques en 1841 (déjà !). Le *potentiellement* signifie bien que l'insensé peut en réchapper mais ce n'est pas la règle. Sinon, il n'y aurait pas de justice...

D'autres champignons sont *conditionnellement mortels*. C'est-à-dire qu'ils ne sont pas (ou ne seraient pas) mortels s'ils étaient convenablement préparés. Certains auteurs affirment, et l'expérience semble leur donner raison, que le mortel *Gyromitra esculenta* consommé après dessiccation n'entraîne jamais d'accident mortel ; *Paxillus involutus*, aussi mortel qu'un mortel peut l'être, une fois cuit et bien cuit serait pratiquement inoffensif (il est néanmoins imprudent de donner des conseils à un mycophage sur les degrés de cuisson d'un champignon *mortel*). Ici, je prends les précautions éventuelles en cas de procès au Civil. On pourrait multiplier les exemples de ces champignons qui ne seraient pas mortels, ni même toxiques, dans certaines conditions. Mais ce serait prendre de grands risques, comme l'ont fait malheureusement certains de mes confrères inconscients (ou ignorants, n'hésitons pas à mettre le fer dans la plaie), et présumer que le consommateur a bien lu la phrase jusqu'au bout, surtout si on a fait disparaître la tête de mort (très utile pour les illettrés ou les myopes).

Certaines espèces sont *anormalement mortelles*. Ce sont des champignons comestibles, ou présumés comestibles, qui entraînent des accidents graves, parfois létaux, lors d'une consommation excessive ou répétée. Certains sont encore incrédules, malgré l'abondante littérature de ces dernières années ? Vous n'êtes pas au courant ? Bien entendu, on ne peut pas lire et regarder en même temps le feuilleton à la télé. Je vous rappelle alors l'histoire confondante du fameux *Tricholoma équestre*, ou plus exactement de *Tricholoma auratum*, et peut-être même d'autres « canaris ». Il paraît étrange, de prime abord, que l'on puisse traiter de mortel un champignon qui a toujours été très recherché et consommé en grandes quantités dans les régions qu'il honore de sa présence. Et pourtant, il a tué... Ce canari est un drôle d'oiseau qui

non seulement liquide quelques inconditionnels boulimiques, mais encore se permet de bouleverser nos théories mycologiques, bien ancrées depuis Pline l'Ancien (et tel mycologue atrabilaire que je ne nommerai pas, mais les plus subtils d'entre vous l'auront reconnu.)

D'ailleurs beaucoup de champignons comestibles, ou dits comestibles, sont *potentiellement toxiques*, même s'il est difficile de les qualifier de vénéneux. Des savants austères, reconvertis depuis peu dans la mycophobie, invoquent quelques réactions anaphylactiques chez le consommateur malade, ou la synthèse de substances sournoisement toxiques

voire même cancérogène, ou encore une contamination anthropique (consultez votre écologiste préféré, il vous assènera des métaux lourds, des pesticides, des composés organiques volatils et peut-être même le trou de l'ozone), ou même encore la présence de cryptomaïnes à l'occasion d'une décomposition passée inaperçue dans la barquette du commerçant, et donc inodore comme l'odeur de sainteté... Sans parler de ces champignons à moitié toxiques, à moitié comestibles que l'omnivore ne doit consommer que bien cuits (*Amanita rubescens*, les morilles, etc.) ou servis dans un repas tristement sans vin (*Coprinus comatus*, *Clitocybe cavipes*, etc.). Il y a aussi les champignons qui rendent fou, *potentiellement* cela va de soi, et comme je connais un ancien président de la FAMM qui en a beaucoup mangé, je me demande si le potentiellement n'est pas de trop... C'est confidentiel, bien entendu.

Il nous reste le droit d'espérer (c'est gratuit) qu'il existe encore des champignons *potentiellement comestibles*, car si l'on en croit Saint Paul de Tarse (mort en 67) « *la foi est la réalité de ce qu'on espère* », mais cet amateur d'Épîtres n'était probablement pas mycologue, sinon les penseurs inspirés comme Georges Becker, ou à la rigueur le Poète de Cadenet, nous auraient loyalement informés. Ceci dit, nous n'avons pas résolu notre problème de mycotoxicologie et nous ne savons toujours pas délimiter la frontière qui existe entre un champignon comestible et un champignon vénéneux et un champignon mortel ou *potentiellement mortel*. A partir du moment où un champignon mortel ne tue pas toujours et où un champignon non mortel tue parfois, notre certitude cartésienne est ébranlée... Vous doutez ? C'est vrai qu'en mycologie, comme dans toute religion, « le doute est un blasphème », Voltaire l'avait dit avant moi (mais je ne lui garde pas rancune). Le moment est maintenant venu de prendre un comprimé d'aspirine (acide acétyl-salicylique pour les érudits) à moins qu'on ne préfère le pur malt de vingt ans d'âge, ce qui à tout prendre est moins caustique pour l'estomac. C'est peut-être une digression, diront les esprits chagrins, mais il faudrait inscrire sur les emballages des génériques : l'abus de médicaments est dangereux pour la santé. A ce propos, et mycotoxicologiquement parlant, je regrette qu'on ne porte pas de mention dissuasive (par exemple : champignons potentiellement radioactifs) sur les cagettes de giroles en provenance de là-bas ou d'ailleurs.

Mais le temps passe et nous sommes potentiellement incapables de conclure. Il y a urgence. C'est pourquoi nous proposons aux mycologues du monde entier la création d'une échelle de toxicité plus mathématique que sémantique. Une sorte d'échelle de Richter de la vénérosité (nous parlons, bien entendu, du géophysicien et non pas de l'écrivain romantique larmoyant et surtout pas du chimiste, parmi les autres Richter célèbres, de celui-là même, donc, qui a inventé en 1937 la fameuse échelle à neuf degrés mesurant la magnitude des séismes). On sait bien aujourd'hui, malheureusement, que le neuvième degré peut être dépassé, et une expression nouvelle a fait son apparition chez les média : on parle d'échelle *ouverte*, qui prévoit des degrés supplémentaires dans la magnitude de ces calamités. Ouverte, ça veut dire qui n'est pas fermée, comme la lampe d'Aladin ou la porte de ma chambre (j'attends en vain depuis toujours la visite de la princesse charmante...). Et justement, une échelle ouverte en mycotoxicologie, ou potentiellement ouverte, ça nous arrangerait bien. On ne sait jamais quel champignon va surgir

un jour du fin fond d'une forêt perdue et qui sera aussi mortel, inexorablement mortel, que la rage ou le théâtre de Claudel.

Maintenant, si vous n'aimez pas la géophysique, je peux vous proposer une classification de type météorologique comme celle qui régit la force des vents sur les océans du monde entier. Mais là aussi, nous garderons une marge au-delà de force 10. Il reste encore des tempêtes imprévisibles du côté des quarantièmes rugissants et, n'en doutons pas, il existe certainement, ici ou ailleurs, quelque champignon maléfique et homicide (j'aurais bien proposé anthropologique, mais on m'accuserait encore de pédantisme).

Je pourrais vous soumettre bien d'autres méthodes, tout aussi fiables (la dureté de l'acier, la gamme musicale, la cotation en bourse, etc.) mais il faut savoir se limiter. Ce sont des idées géniales dont je suis particulièrement fier et

qui me sont apparues un soir d'automne, à jeun, alors que je subissais, hagard, une céphalée frontale apparue à la lecture d'un ouvrage pesant sur les amanites écrit par deux auteurs contemporains dont j'ai oublié les noms. Il n'est pas nécessaire d'être spécialiste en impanation pour comprendre que cette révélation fulgurante est identique à celle qui a transfiguré Archimède quand il a mis le pied dans sa baignoire. Maintenant que j'ai revu ces classifications en rêve après la consommation d'un panéole *potentiellement* psychotrope, encore que Ola'h, l'imprudent, l'ait qualifié dans sa fameuse thèse de non-psilocybien, je suis certain que mon nom restera définitivement attaché à la Mycotoxicologie française, et peut-être même universelle.

Ce n'est que justice : il n'y a pas de raison que les trompettes de la renommée ne claironnent que pour les nomenclaturistes abscons ou les détermineurs potentiels.

Compte-rendu de l'Assemblée Générale de l'AEMBA (mars 2009)

L'AG de l'AEMBA s'est tenue récemment dans la salle polyvalente d'Entrevaux. Après décompte des présents et des membres représentés, le quorum étant atteint, le président ouvre la séance à 17h.

A l'occasion de son rapport moral, le Dr Giacomoni rend hommage au mycotoxicologue René Azema, président d'honneur de l'association qui s'est éteint dans sa centième année.

Le président rend compte ensuite des activités de l'association pendant l'année écoulée (sorties sur le terrain, conférences, participation à divers congrès en France et à l'étranger), et il insiste surtout sur la préparation et la réalisation des 25^e Journées Mycologiques Internationales d'Entrevaux, une manifestation qui a connu un grand succès grâce notamment à la présence de nombreux spécialistes français et étrangers. Plusieurs conférences ont été suivies avec attention par le public, présentées par l'inspecteur contrôleur Nicola Sitta d'Italie, par le Pr Paul Pirot de Belgique, par Mr Robert Ward d'Australie, etc.

Le 10^e Symposium sur les champignons toxiques a vu notamment deux interventions inédites, celle du Dr Philippe Saviuc du Centre de Toxicovigilance de Grenoble, sur une série d'intoxications pour le moment inexplicables par des morilles ; et celle du Dr Giacomoni, membre de la Commission de Toxicologie de la Société Mycologique de France, sur l'apparition de nouveaux syndromes toxiques avec plusieurs champignons comestibles, qui ont hélas fait plusieurs victimes.

Le président regrette que malgré la présence des ces éminentes personnalités, les médias ne se soient pas intéressés au congrès, comme chaque année d'ailleurs. Malheureusement Entrevaux est trop éloigné des importantes cités de la région (Digne, Nice) et à cheval sur le territoire de deux quotidiens (Nice-Matin et La Provence) et sans intérêt, apparemment, pour la télévision.

Le président évoque ensuite la partie financière de ces manifestations qui s'est soldée par un déficit, malgré un don du Crédit Agricole et la participation de la mairie et du

Conseil Général (la Région n'ayant pas répondu à la demande de subvention). Il s'ensuit une discussion qui amène les participants à suspendre sine die la réalisation des Journées Mycologiques Internationales, qui demandent un énorme travail mal récompensé par la collectivité. De toutes façons, ces Journées n'étaient pas prévues en 2009 en raison du Congrès Fédéral.

Pour les mêmes raisons financières, la parution du n^o spécial du Bulletin de l'AEMBA prévue fin décembre est suspendue pour une durée qui n'est pas fixée par l'assemblée. Le président, qui réalise seul la maquette, demande un délai pour raisons de santé. Quelques articles sont cependant en attente, et le bulletin n'est pas définitivement condamné.

L'article 22 du Règlement Intérieur qui prévoyait de fixer par l'A.G. trois des dates des sorties d'herborisation sur le terrain étant matériellement impossible à mettre en œuvre, est supprimé.

Le montant de la cotisation pour 2009 est porté à 22 euros (décision à l'unanimité) et les diverses manifestations fédérales et confédérales sont présentées par le président. Les Journées de la Fédération Méditerranéenne auront lieu en Corse à La Marana, près de Bastia du 10 au 15 octobre (le président tient des bulletins d'inscription à la disposition des personnes intéressées) et les Journées de la Confédération Européenne auront lieu du 15 au 21 novembre à Cefalù, en Sicile (les bulletins d'inscription ne sont pas encore parvenus).

Après avoir obtenu le quitus, le président passe la parole à Mme Isnardy, trésorière, qui détaille avec beaucoup de compétence la situation financière de l'association. Malgré le déficit des Journées Mycologiques, le solde de l'exercice n'est que de - 66 euros, qui sera vite compensé par les nouvelles cotisations. Mme Isnardy est vivement applaudie et obtient, elle aussi, le quitus. La séance est levée à 18h15 pour laisser place à une projection de photos sur les Journées Mycologiques, réalisée par le technicien Lucien Gautier.

Adieu, René-Charles...

René-Charles AZEMA, président d'honneur de l'AEMBA (et de bien d'autres associations) est parti sans faire de bruit dans sa centième année vers ce paradis des mycologues qu'il a souvent chanté et que beaucoup d'entre nous ont chanté avec lui. Physiquement très diminué, il avait gardé ses facultés intellectuelles et préparait un travail « qui devait faire date » sur la toxicité de certains micromycètes mal connus.

Il avait un caractère difficile, impossible peut-être. Lui disait simplement qu'il avait du caractère comme tout Catalan qui se respecte. Dans le milieu mycologique, une anecdote courait, disant qu'il était fâché avec la moitié des mycologues et qu'il ne parlait pas aux autres. Il est vrai que certains ne l'aimaient pas, mais qu'ils sachent que lui ne les aimait pas non plus, et il avait souvent de bonnes raisons.

On évoquera sans doute la querelle dramatique qui l'a opposé à André Marchand et la haine implacable qui divisait ces deux grands mycologues, mais ils sont partis tous les deux, et peut-être quelque part dans ce paradis des mycologues qu'ils méritent certainement, une grande réconciliation a-t-elle eu lieu, avec Emile, Fernand et tant d'autres amis disparus qui les attendaient là-haut, un verre de Faugères à la main.

On invoquera aussi sa querelle homérique avec Romagnesi, Guy Redeuilh et bien d'autres pontes de la SMF, que nous n'avons pas pu empêcher, malgré d'innombrables conseils de patience et de tolérance. Et pourtant, il nous écoutait le plus souvent, avec l'ami Jean-Pierre Borella, mais là, c'était devenu impossible : un cuistre l'avait traité de voleur alors qu'il avait reproduit un document offert par notre maître commun Roger Heim. Et certains s'en étaient pris à moi, alors que je n'avais fait que compléter un paragraphe sur quelques champignons psychotropes. Et là, c'était trop ! René-Charles avait sûrement mauvais caractère, il était certainement fâché avec les uns et les autres (parfois avec des capicols médiocres, parfois à la suite de méprises regrettables), mais il avait un rare sens de l'amitié et il défendait bec et ongles ses amis, victimes d'injustice, de calomnie ou de la bêtise des autres.

Grognon, acariâtre, souvent insupportable, il disait ce qu'il pensait quoi qu'il arrive, parfois de façon très mordante, et devant qui que ce soit, fut-ce même devant le plus célèbre des mycologues de la cour (ou le plus célèbre auto-proclamé). C'est d'ailleurs cette franchise qui lui a valu tant d'adversaires, pour ne pas dire tant d'ennemis. Et c'est à cause de cette franchise que les bien pensants ont tenté à tous prix d'occulter quelques-unes de ses découvertes et quelques-uns de ses ouvrages. Il ne faut pas oublier qu'on lui doit des

publications remarquables en mycotoxicologie, qui ont fait, et qui font encore autorité (sur la mortelle toxicité de *Gyromitra esculenta* et de *Paxillus involutus*, sur la contamination des champignons par le mercure, etc.).

Mauvais caractère certes, mais cœur généreux. A ceux qu'il aimait, ou à ceux qui étaient dans le besoin, il aurait donné, comme on dit, sa propre chemise. Il aimait apprendre aux autres ce qu'il avait acquis après tant d'années de recherches sur le terrain et au cours des expositions. Aux Journées d'Entrevaux, c'est toujours lui qui animait avec passion la matinée consacrée aux enfants des écoles et il fallait voir son bonheur au milieu d'un auditoire totalement conquis – et peut-être, grâce à René, ces enfants seront-ils de futurs mycologues.

Faisons court : c'était notre maître et notre ami, et personne ne le remplacera jamais. Comme personne n'a jamais remplacé nos autres maîtres et nos amis disparus (même s'il y a du beau monde dans la génération qui monte) : Roger Heim, Georges Becker, Fernand Trescol, Guy Redeuilh, Henri Mesplède, Georges Deymier, Petit-Louis Deshayes et tant d'autres qui nous attendent, eux aussi, au paradis des mycologues. Dites-leur de garder une bonne bouteille...



Tout se qui se produit sur la terre arrive en son temps. Il y a un temps pour naître et un temps pour mourir ; un temps pour planter et un temps pour arracher les plantes ; un temps pour démolir et un temps pour construire ; un temps pour gémir et un temps pour danser ; un temps pour jeter des pierres et un temps pour les ramasser (...) Il y a un temps pour chercher et un temps pour perdre ; un temps pour conserver et un temps pour jeter ; un temps pour déchirer et un temps pour coudre ; un temps pour se taire et un temps pour parler...

L'ECCLÉSIASTE

C'est une grande tristesse pour nous de fermer la porte et de quitter nos amis. Mais l'âge, la fatigue, la maladie ont eu raison de cette passion qui nous a fait construire ce bulletin contre vents et marées. Nos aimables secrétaires étaient internophobes ; elles le sont restées. Il est devenu très difficile pour moi de saisir les articles qui nous étaient proposés et de composer la totalité du bulletin. Et d'ailleurs, ces articles il faut les solliciter : les correspondants se font rares, ils ont vieilli ou ont définitivement quitté ce monde de souffrance. Sans doute, aussi, préfèrent-ils écrire dans une revue plus sérieuse, qui a pignon sur rue. Je les comprends et je les remercie pour les efforts qu'ils ont consentis pendant un quart de siècle : en mycologie, c'est une vie d'homme...

Et puis, il faut se débattre jour après jour pour des questions matérielles, et ce combat nous a usés. C'est maintenant la foi qui nous manque, au fur et à mesure que la fatigue nous gagne. Ce bulletin sera donc le dernier et l'AEMBA ne publiera plus, si elle en a les moyens, que des documents épisodiques.

C'était une décision difficile à prendre, mais elle confirme le vote de l'assemblée générale qui avait proposé de suspendre la parution jusqu'à nouvel ordre. Il n'y aura pas de nouvel ordre, et je confirme avec beaucoup de tristesse et un peu d'amertume que ce numéro 50 est le dernier. A moins qu'un jour, peut-être, nous trouvions à la fois un sponsor et une équipe rédactionnelle capable de se mettre au travail. Mais il ne faut pas rêver...

Je remercie aujourd'hui tous les amis mycologues et botanistes qui ont bien voulu nous faire confiance et j'ai une pensée spéciale, bien entendu pour les auteurs d'articles remarquables qui ont aujourd'hui disparu : Georges Becker, Guy Redeuilh, Henri Mesplède, René-Charles Azema, Marcelle Conrad, Roger Girel, Gian-Nicolo Mucei, Raymond Nardi, Adriana Pop, Hieu Chang, Leopold Zameski, etc., etc.

Merci également à nos amis étrangers qui ont apporté une contribution de très haut niveau à notre bulletin : Gianluca Toro, Luigi Cocchi, Giorgio Samorini et Nicola Sitta en Italie, Tjakko Stijve en Suisse, El Assfoury au Maroc, Maria Lumbrà au Pérou, A. Petoukhov en Russie, etc.

L'AEMBA continuera, bien entendu et dans la mesure de ses possibilités, ses activités habituelles, dont les sorties sur le terrain et les conférences... et peut-être les Journées Mycologiques qui sont pour l'instant suspendues, mais pas définitivement enterrées.

J'adresse mes sentiments amicaux à tous les membres de notre association et à tous les fidèles lecteurs de notre bulletin, j'allais dire et c'est vrai : feu notre bulletin.

- 1) Annonce : « Vends un chien qui mange de tout et adore les enfants. » (Baillargeon). Amphibologie involontaire sur un brave chien qui n'est pas difficile nourrir, et aime bien les enfants... mais n'en constitue pas ses repas.
 - 2) Maladresse de style : « Et de même qu'à vous je ne lui suis pas chère. » (Molière, *Mélicerte*, II, 3).
 - 3) « Dieu soit loué, et s'il est à vendre, achetez, c'est une valeur en hausse. » (Guy Bedos). Amphibologie sur le mot louer qui peut s'interpréter « acquérir en location » ou « chanter les louanges ». (Baillargeon). « La presse relate le vol du Boeing 767 ». L'appareil a-t-il volé dans des conditions particulières ou bien les terroristes de Ben Machin ont-ils volé l'appareil ?
 - 4) « La Grèce est la mère des ergoteurs, des rhéteurs et des sophistes. Nulle part ailleurs on a vu un groupe d'hommes éminents et populaires enseigner avec succès et avec gloire (...) l'art de faire paraître bonne une mauvaise cause et de soutenir avec vraisemblance une proposition absurde, si choquante qu'elle fût. » (Taine, *Philosophie de l'Art*, Tome 2).
 - 5) C'est ce qu'on appelle des *allégations*, particulièrement fréquentes et outrancières dans le domaine alimentaire (allégations nutritionnelles, allégations de santé préventives ou curatives, allégations de « teneur garantie » ou de « teneur réduite », etc.)
 - 6) Catégorie de faussaires qui sévissent particulièrement en littérature. Ex. : l'affaire Gary-Ajar avec « La vie devant soi » en 1975, les faux Carnets de Hitler (Konrad Kujau, 1983), « Mille morceaux » de James Frey (2003), et les faux relatifs à la persécution nazie (Demidenko, Wilkomirski et plus récemment Misha Defonseca et le célèbre « Survivre avec les loups »).
 - 7) « Par sceptique, j'entends examinateur autant que douteur. » (Sainte-Beuve). « Douter, c'est examiner, c'est démonter et remonter les idées comme les rouages sans précipitation et sans prévention. » (Alain). « Toute science a pour point de départ un scepticisme, contre lequel s'élève la foi. » (Gide)
 - 8) Positivisme, criticisme, pragmatisme, et autres doctrines adaptées au scepticisme scientifique (cf. Kant, Hume, etc.).
 - 9) Le canular (nous citerons quelques exemples) n'est pas forcément méchant, mais c'est aussi un acte de mystification, que l'on peut classer au choix comme une amphibologie ou un paralogisme, mais généralement pas une *fourberie mentale*.
 - 10) Il s'agirait d'un ancien terme de philosophie qui désigne l'action par laquelle une cause efficiente, agissant sur une matière, y fait apparaître une forme déterminée.
 - 11) Ils cherchent ce qui les flattent et ce qui les délecte. » (Bossuet, *Parole de Dieu*, I)
 - 12) Allusion à la technique de la fouine qui s'attaque aux œufs dans les nids des oiseaux et les vide de leurs substance.
 - 13) Le but de cette mascarade était d'introduire à l'Université l'enseignement de l'astrologie. On pourra trouver quelques extraits de ce texte hermétique et consternant sur le site de l'Association française pour l'information scientifique : <http://site.afis.free.fr/phpteissier/frames.php3>.
- Les références « scientifiques » seraient donc Jamblique, Albert le Grand, Nicolas Flamel, Arnaud de Villeneuve ou encore le comte de Saint-Germain...et pourquoi pas Joseph Balsamo !
- 14) Baillargeon, N., & Barsamian, D. 2002. *Entretiens avec Chomsky*. Éd. Écosociété, Montréal, 45-46.
 - 15) Le pathos était la partie de la rhétorique qui traitait, surtout chez les sophistes, des moyens propres à émouvoir l'auditeur.
 - 16) Le sabir était à l'origine un jargon mêlé d'arabe, de français, d'espagnol et d'italien parlé en Afrique du Nord et dans le Levant. Aujourd'hui, le mot est plutôt utilisé au sens figuré comme un langage fait d'emprunts et de phrases obscures, difficile à suivre. Quant au pidgin, c'est un jargon utilisé en Extrême-Orient, à base d'anglais et d'idiomes locaux.
 - 17) Lire, pour plus de détails : Sokal A., Bricmont A., 1999, *Impostures Intellectuelles*, Odile Jacob, Paris.
 - 18) La logique dite mathématique ne sera développée qu'au XX^e siècle par des mathématiciens et philosophes comme Bertrand Russel.
 - 19) « Il est impossible que le même attribut appartienne et n'appartienne pas au même sujet sous le même rapport. (Aristote, *Métaphysique*).
 - 20) On trouvera dans les écrits de Becker (et particulièrement dans *La Mycologie et ses Corollaires*) de multiples mises en garde contre l'amphibologie et le sophisme en mycologie, même si ces mots ne sont jamais prononcés.
 - 21) Cet humaniste italien de la Renaissance (1463-1494) fut l'une des figures les plus représentatives du XV^e siècle. Il apprit l'arabe, le grec, l'hébreu, le chaldéen afin de pouvoir lire dans le texte la Kabbale, le Coran, les dialogues de Platon, etc. Il écrivit neuf cent thèses, prises aux sources culturelles des philosophes et théologiens latins, arabes, péripatéticiens, platoniciens, pythagoriciens, chaldéens, le Trismégiste, etc. Mort jeune, après avoir écrit de nombreux ouvrages, comme l'*Apologia*, l'*Heptaplus* et *La Disputation contre l'Astrologie*, il reste le symbole de la culture universelle.
 - 22) «Lors de l'acquisition de connaissances nouvelles, les scientifiques ne sont pas uniquement guidés par la logique et l'objectivité, mais également par des facteurs non rationnels tels que la rhétorique, la propagande et les préjugés personnels. » (Broad, W., & Wade, N. 1987. *La souris truquée, enquête sur la fraude scientifique*, Seuil, 283 p.). Ces deux auteurs, qui ont publié de nombreux articles dans *Science* et *New Scientist*, révèlent quelques fraudes célèbres et n'épargnent pas les plus grands : Ptolémée, Galilée, Newton, Dalton, Mendel... Dans le même ordre d'idées, lire Medawar : « Il est inutile de compter sur les articles scientifiques, car non seulement ils dissimulent, mais également travestissent activement le raisonnement qui intervient dans les travaux dont ils rendent compte. » (*The Art of the Soluble*, 1968, New York, Bernes & Noble, p.7).
 - 23) Du latin *aringus*, hareng...bien entendu !
 - 24) Nous faisons référence, volontairement, à des mycologues disparus, afin de ne pas créer une polémique (amphibologique ?).





Cypripedium calceolus



Amanita phalloides



Ophrys scolopax



Tricholoma pardinum



Aster alpinus